

Brouillard de Nuit



EDITION EUSIANIMA

Brouillard de Nuit

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : La Routine du Fer	5
Chapitre 2 : L'Accident de Minuit	10
Chapitre 3 : La Saisie sur Salaire	15
Chapitre 4 : Le Linceul de Tôle	22
Chapitre 5 : L'Entrée en Scène de Cassel	25
Chapitre 6 : Les Prédateurs de Ferme	29
Chapitre 7 : Le Poids du Sac	35
Chapitre 8 : Visite de Courtoisie	41
Chapitre 9 : Territoire Occupé	46
Chapitre 10 : L'Éclat de Verre	52
Chapitre 11 : La Première Fêlure	56
Chapitre 12 : La Proposition de Cassel	61
Chapitre 13 : La Nuit des Fossoyeurs	66
Chapitre 14 : La Trace Fraîche	70
Chapitre 15 : Le Premier Crime	74
Chapitre 16 : L'Étau se Resserre	78
Chapitre 17 : Le Piège de Neige	83
Chapitre 18 : L'Ultimatum	86
Chapitre 19 : Dernier Remorquage : Préparation	92
Chapitre 20 : Le Massacre sous le Blizzard	95

Chapitre 1

La Routine du Fer

La clarté qui filtrait par les verrières encrassées du garage n'avait rien de céleste. C'était une lumière malade, un gris délavé qui semblait avoir été mâché par la brume avant de s'échouer sur le béton fissuré. Yannick observait la vapeur de son café s'élever en filets ténus, aussitôt dévorée par l'air de l'atelier. Ici, le froid n'était pas un décor ; il rendait le métal cassant et l'huile aussi épaisse que de la résine. Il s'insinuait dans les articulations, grippait les roulements, rappelant à Yannick que son propre corps, à quarante-cinq ans, lui envoyait déjà des factures qu'il ne pourrait pas payer.

Il portait son bleu de travail, une seconde peau saturée de gasoil. Sur sa poitrine, l'écusson brodé de l'ancienne usine de mécanique de précision – celle qui avait fait vivre trois générations avant de s'évaporer vers l'Est – tenait par deux fils. Il ne l'avait jamais arraché. C'était son dernier galon, la cicatrice d'un temps où il n'était pas un voutour solitaire, mais une pièce d'un moteur collectif puissant.

Yannick posa sa tasse sur l'établi couvert de limaille. Il détestait la radio. Il n'avait pas besoin des voix de Paris pour comprendre que le temps s'était arrêté le jour où les hauts fourneaux s'étaient éteints. Il préférait la logique du fer. Une pièce cassée se rectifie. Un engrenage faussé se remplace. La mécanique était honnête. Elle ne vous trahissait pas avec des promesses de délocalisation ou des plans sociaux.

Il s'approcha du "Voutour", sa dépanneuse Renault orange dont la peinture s'écaillait par plaques. Il monta dans la cabine qui sentait le tabac froid et le vieux cuir. Le démarreur lutta un instant, un râle d'agonie électrique, avant que le diesel ne s'ébroue. Les vibrations remontèrent le long de la colonne de direction, se propageant dans ses bras comme un courant qui le ramenait à la vie.

Le téléphone accroché au mur hurla. Yannick laissa sonner trois fois. Il n'aimait pas l'urgence des autres.

— Garage du Centre, Yannick, grogna-t-il.

— C'est la gendarmerie. Un accident sur la D4, au virage des Trois Chênes. La brume est trop épaisse pour les secours, mais on a besoin du plateau.

Le virage des Trois Chênes. Un entonnoir à morts où le givre ne fondait jamais. Yannick raccrocha, enfila sa veste de quart dont la fermeture éclair coinçait, et lança son camion sur la départementale. Dehors, il ne voyait plus le bout de son propre capot. Le paysage n'était qu'une succession de nécropoles de boue gelée et de fermes dont les toits s'effondraient comme les côtes d'un animal crevé.

Soudain, un éclat bleu perça la purée blanche. Les gyrophares de la gendarmerie pulsaient, irréels. Yannick freina doucement, laissant le camion ralentir de lui-même. Une grosse berline allemande était encastrée dans l'un des chênes. L'avant était broyé, le moteur ayant reculé jusque dans l'habitacle. L'arbre, imperturbable, n'avait perdu qu'un peu d'écorce.

Le lieutenant Cassel l'attendait, les mains enfoncées dans son caban usé. Il ne fumait pas, ce qui était mauvais signe.

— C'est moche, Yannick. Un Parisien. Un certain Beaumont.

Yannick s'approcha de l'épave. Une odeur d'antigel et de cuir neuf flottait dans l'air froid. À l'intérieur, les airbags déployés formaient des linceuls de nylon autour du conducteur. Yannick vit une main fine, une main qui n'avait jamais travaillé le métal, ornée d'une montre en or qui brillait sous la lueur orange du plateau.

L'homme respirait encore, un sifflement ténu, humide, qui s'échappait de ses poumons broyés. Sur le siège passager, un sac de sport en toile épaisse était à moitié éventré. Des liasses de billets, serrées par des élastiques marron, en débordaient, maculées de quelques gouttes sombres.

Yannick sortit une cigarette, l'alluma d'un geste sec. Il regarda l'homme agoniser sans un mot. Le silence était total, seulement troublé par le tic-tac du métal chaud qui refroidissait. Cassel ne bougeait pas non plus. Il regardait le sac avec une convoitise désespérée, une faim de fonctionnaire usé par trente ans de vols de gasoil et de misère grise.

— La radio est en panne, murmura Cassel. On n'a pas encore appelé les secours officiellement. Tu comprends ?

Yannick ne répondit pas. Il fixa le sac. Ce n'était pas un vol. C'était une saisie sur salaire. Une compensation pour les années perdues, pour la sueur versée pour rien, pour l'avenir qu'on lui avait volé un vendredi soir de novembre dans un bureau de DRH climatisé.

Le sifflement dans la gorge du conducteur s'arrêta. Une dernière bulle d'air éclata sur ses lèvres.

— On regarde le sac, dit enfin Yannick.

Il s'agenouilla dans la boue, ses gants de cuir gras grinçant sous l'effort. Il sortit le portefeuille du mort pour la forme, puis saisit le sac. Le poids était dense, celui de la liberté ou d'une chaîne plus lourde encore. Il le jeta dans la cabine du Vautour, sous une bâche huileuse.

Le remorquage fut une affaire de technique. Yannick fixa le crochet sur l'essieu de l'Audi. Le câble d'acier se tendit, vibrant comme une corde de contrebasse. La voiture quitta le fossé dans un bruit d'arrachement, les branches craquant sous la masse de luxe blessé. Le corps du conducteur bascula contre la vitre latérale avec un choc mou. Yannick ne cilla pas.

— Je l'emmène au garage, dit-il à Cassel. Je m'occupe de la procédure demain. Quand il fera jour.

Cassel hocha la tête, le visage mangé par l'ombre de son chapeau.

— Je te suis. On ne croisera personne. La nuit est à nous.

Le convoi s'ébranla. Yannick conduisait à l'instinct, connaissant chaque déformation du bitume causée par le gel. Dans le rétroviseur, les phares de Cassel le suivaient comme deux yeux jaunes. Ils étaient ensemble dans cette tranchée désormais.

Arrivé au garage, Yannick fit reculer le plateau dans l'obscurité de l'atelier. Il coupa le contact. Le silence qui suivit fut brutal. Il descendit de la cabine, ses bottes claquant sur le béton. Cassel restait sur le seuil, silhouette d'épouvantail découpée par la lune.
— Fais gaffe au Vautour, lâcha le flic. Parfois, ce qu'on ramasse, c'est du verre pilé.

Cassel repartit. Yannick resta seul dans le hangar qui sentait l'huile rance et le secret. Il prit une bâche lourde, celle qui servait autrefois à couvrir les machines de l'usine, et la jeta sur l'Audi. Le tissu épais étouffa les derniers reflets du chrome. La voiture n'existait plus. Elle n'était plus qu'une bosse informe sous un linceul gris.

Yannick monta à l'échelle grinçante de la mezzanine. Derrière une pile de pneus d'hiver, il souleva une trappe et y coffra le sac. En redescendant, il alla s'asseoir à l'établi. Il prit un flacon de gnôle maison et en versa un fond dans un verre sale. L'alcool lui brûla la gorge, mais ne calma pas le tremblement de ses mains.

Il regarda ses doigts noirs de graisse, des sillons sombres incrustés dans la peau que même le savon noir ne pourrait plus effacer. Il ne ressentait pas de remords. Le remords était une pièce de luxe qu'il n'avait plus les moyens de s'offrir. Il se leva, ferma le rideau métallique et tourna la clé trois fois. Le mécanisme grinça, un cri de métal qui résonna dans le désert de la zone industrielle.

Le secret était coffré. La routine du fer était terminée, une autre commençait : celle de l'ombre. Yannick s'éloigna vers sa maison, le dos voûté sous le poids d'un avenir qui pesait soudain bien plus lourd qu'un moteur à désosser. Dehors, le brouillard

continuait de tomber, effaçant les traces, les usines mortes et les vivants qui leur ressemblaient trop.

Chapitre 2

L'Accident de Minuit

La sonnerie du téléphone fixa le silence de l'atelier comme un clou s'enfonce dans du bois mort. Yannick ne bougea pas tout de suite. Il était assis sur un tabouret de métal dont la soudure grinçait, une clé de douze à la main, les doigts noués par l'usage des clés à chocs. La graisse ancienne semblait avoir migré sous sa peau pour ne plus jamais en ressortir. L'appareil, posé sur l'établi entre une boîte de vis foirées et un reste de café froid, vibrait contre le bois de chêne. Dans le garage, l'air était saturé par l'odeur du fioul et de l'humidité des parpaings nus. Dehors, la nuit n'était pas une absence de lumière, mais une matière solide, un bloc de brouillard qui pesait sur la vallée de la Meuse comme une graisse supplémentaire.

Il finit par décrocher.

— Yannick ? C'est Cassel.

La voix du lieutenant était celle d'un homme qui n'avait pas dormi depuis le milieu de la présidence précédente. Une voix de tabac gris.

— Accident D996. Entre le bois et le silo. Une seule bagnole. Tu y vas ?

— J'y vais, répondit Yannick.

— Fais gaffe. Le brouillard tombe par plaques. On n'y voit pas à deux mètres.

Yannick raccrocha. Il enfila son bleu de travail, une cote de coton dont le bleu de France s'était mué en un gris indéfinissable. Il ouvrit le rideau métallique. Le bruit du moteur électrique déchira la rue déserte. Dehors, le froid le frappa au visage comme une giflette humide. Le village était mort. Les volets des maisons ouvrières étaient clos,

certains de travers, d'autres cloués par des planches. Depuis la fermeture de l'usine de mécanique de précision, le bourg s'était vidé de son sang. Yannick était le charognard mécanique chargé de ramasser ce que la route rejetait.

Il monta dans la cabine de son Renault JK65 au museau plat. Le diesel finit par claquer dans un nuage de fumée âcre. Il quitta le village. Les phares balayaient les façades lépreuses de l'ancienne cité. À la sortie de l'agglomération, le goudron devint traître. Les racines des arbres soulevaient le revêtement, créant des cicatrices que Yannick évitait par réflexe. Rapidement, le monde se résuma à un tunnel de lumière blanche perçant la ouate grise du brouillard. Les arbres défilaient comme des colonnes sombres, leurs branches dénuées de feuilles pointées vers le ciel.

Il conduisait sans musique. Le seul son était le ronronnement lourd du moteur et le sifflement du vent contre les joints de porte défailants. Il pensait à l'usine. Cela faisait dix ans, mais l'injustice restait là, logée sous son sternum comme un éclat de métal. Le plan social, les promesses, les types en costume, tout cela s'était dissous dans la brume. Il ne lui restait que ce camion et cette solitude de sentinelle au bord du gouffre.

Il atteignit le bois de la Vierge. Une lueur apparut sur la droite. Ce n'était pas le bleu des secours, mais un orange vacillant. Une odeur de chaud s'insinua dans la cabine. Plastique brûlé, liquide de refroidissement vaporisé. Yannick stoppa la dépanneuse à vingt mètres. Il enclencha ses gyrophares. Le balayage orange sur le brouillard créait un rythme stroboscopique. Il descendit. Le givre craquait sous ses bottes de sécurité. Chaque pas résonnait dans la forêt.

La voiture était là. Une berline de luxe allemande, noire, encastrée dans un chêne. Le choc avait été frontal. L'avant de la voiture n'existait plus. Le capot était plié en deux, les optiques avaient éclaté, projetant des fragments de verre qui brillaient sur le bitume. Yannick analysa la trajectoire. Pas de traces de freinage. Sommeil, malaise ou suicide. Dans cette région, la route était souvent le dernier recours.

Il s'approcha de la portière conducteur. Les airbags s'étaient déployés, larges coussins de nylon tachés de sang et de poudre chimique. À l'intérieur, un homme était affaissé sur le volant. Yannick voyait une main aux ongles soignés pendre mollement le long de la cuisse, ornée d'une montre en or. Le silence revint, seulement troublé par le cliquetis du métal qui refroidissait. Un bruit sec, régulier. L'irréversible. Yannick posa sa main gantée sur la poignée. Le métal était glacé.

Il fit le tour du véhicule. Le cuir des sièges exhalait un parfum de succès, un monde où l'on ne craint pas les fins de mois. Ce contraste avec la boue du fossé lui monta au cerveau. Yannick s'immobilisa près du coffre. Le hayon s'était entrouvert. À travers l'entrebâillement, il aperçut un cuir de bagagerie épais, grainé. Il tira sur le hayon. Les charnières cédèrent dans un cri de métal déchiré.

À l'intérieur, il y avait trois sacs en nylon noir, lourds. Yannick en ouvrit un. La fermeture Éclair remonta avec un bruit de scie. Sous sa lampe frontale, le monde bascula. Ce n'était pas des vêtements. C'étaient des briques de billets de cinquante et de cent euros, enserrées dans des élastiques. Une masse de papier imprimé. C'était une saisie sur salaire métaphysique jetée à sa figure au milieu d'un bois pourri.

Un gémissement monta de l'habitacle. Un son faible. L'homme n'était pas mort.

Yannick tourna la tête. À travers la vitre brisée, il vit les doigts de l'inconnu se contracter, cherchant une prise invisible. Un murmure inintelligible sortit de sa bouche, un appel qui se perdit dans le brouillard. Yannick savait que les frères Moreau, tapis dans leurs fermes isolées, chercheraient bientôt ce chargement. Dans ce territoire, rien ne restait caché.

Le choix s'imposa avec la simplicité d'un schéma technique. Il regarda à nouveau l'homme blessé. Un étranger. Un pion d'un monde qui l'avait méprisé pendant des décennies. Yannick referma le sac. Le bruit du curseur fut définitif. Il ne regarda plus

le visage de l'homme. Il saisit les sacs. Ils étaient plus lourds qu'imaginés. Des poids morts. Il les transporta jusqu'à sa dépanneuse et les glissa derrière le siège, sous une bâche huileuse. Ses mouvements étaient précis, ceux d'un homme habitué à sangler des épaves.

Lorsqu'il revint près de la portière pour la dernière fois, les gémissements avaient cessé. L'hémorragie interne faisait son œuvre. Yannick ne prit pas son pouls. S'il l'aidait, il redeviendrait le témoin. Et le témoin était une proie.

Il remonta dans le Renault. Les phares bleus des pompiers apparurent enfin dans le rétroviseur, balayant la brume. Yannick descendit du camion, la mine sombre de l'homme de peine. Il était redevenu le dépanneur.

— Il y a quelqu'un dedans ? cria un pompier.

— Un homme seul, répondit Yannick d'une voix sans timbre. Il a l'air mal en point. Je viens d'arriver.

Cassel arriva peu après. Il s'approcha de Yannick, qui fumait, le dos contre son camion.

— Alors, Yannick ? C'est du lourd.

— Un massacre. La bagnole est morte.

— Tu as regardé à l'intérieur ?

— Non. J'ai juste vu qu'il respirait quand je me suis approché. Je n'ai touché à rien. Faut pas polluer la scène.

La neige commença à tomber, sèche comme de la cendre, recouvrant le gasoil et le sang. De retour au garage, Yannick glissa la berline sur la fosse, la camouflant sous une épave de Peugeot 206. Le silence dans l'atelier était redevenu une matière poisseuse. Il descendit dans la fosse pour cacher les sacs derrière une pile de pneus de tracteur, dans un vide sanitaire humide. En retirant sa main du nylon, il sentit une répulsion. Il avait l'impression d'enterrer sa propre existence.

Il remonta l'escalier vers son logement. Il ne se déshabilla pas. Il s'allongea sur son lit, gardant ses bottes. À quatre heures du matin, incapable de dormir, il redescendit. Il n'alluma pas. Il s'assit sur son tabouret de métal. Dans la poche de son bleu, il sentit le poids du vieux revolver d'ordonnance de son père. Le fer était froid contre sa cuisse. Dehors, le brouillard s'épaississait encore, effaçant les limites entre la terre et le ciel. Yannick, le Vautour, restait immobile dans le noir. Il écoutait le craquement de la tôle qui se refroidissait et sa propre respiration, sentinelle solitaire au bord d'un gouffre qui venait de s'ouvrir sous ses pieds.

Chapitre 3

La Saisie sur Salaire

La départementale 84 n'était qu'une balafre noire dans l'océan grisâtre de la Haute-Marne. Ce soir-là, le brouillard n'était plus une simple brume de saison, mais une ouate poisseuse qui étouffait les râles de cette terre exsangue. Yannick pilotait son vieux plateau Man avec la précision d'un aveugle dans sa propre chambre. Il connaissait chaque nid-de-poule, chaque affaissement du bitume, chaque virage où la chaussée se dérobaît sous les roues. Dans la cabine, l'odeur rance du tabac froid et du gasoil lui imprégnait les os.

L'appel avait grésillé sur la fréquence de la Maréchaussée, un signal intercepté avant l'alerte officielle. Un témoin anonyme avait parlé d'une sortie de route au virage du Pendu. Dans la Diagonale du Vide, ce genre de nom ne tient plus de la légende, mais de la statistique.

Quand il arriva sur place, ses phares découpèrent le suaire en tranches épaisses. Une berline allemande, massive, indécente de luxe pour ces routes de misère, s'était enroulée autour d'un chêne centenaire. L'arbre n'avait pas bougé d'un millimètre. Un siècle de racines contre une vanité de métal. Le capot était béant. Les entrailles de la mécanique fumaient dans un chuintement sinistre. Une vapeur d'antigel, âcre et sucrée, lacérait l'air glacé.

Yannick coupa le moteur. Le silence qui suivit fut un vide pneumatique, une stase de cathédrale profanée. Il descendit de cabine, ses bottes de sécurité broyant le givre qui cristallisait les feuilles mortes. Il ne pressa pas le pas. Ici, le temps appartient à la rouille et à l'oubli.

Il s'approcha de l'épave. La portière conducteur était une feuille de métal froissée, impossible à forcer. Les vitres avaient explosé en milliers de diamants de verre sécurit. À l'intérieur, une masse inerte : le cuir coûteux d'une veste de créateur et le reflet d'une montre en or au poignet gauche.

Le faisceau de sa lampe balaya l'habitacle. L'odeur changea instantanément : le ferreux du sang, l'ozone des circuits électriques grillés, et cet effluve de parfum de marque qui n'avait rien à faire ici. L'homme bougea. Un tressaillement infime de l'épaule. Puis, un son monta du fond de sa gorge, un gargouillis humide, le bruit d'une pompe qui s'amorce dans le vide.

— Ohé, l'ami, murmura Yannick. Sa voix était rauque, usée par des années de cris étouffés sous les capots.

L'homme tourna lentement la tête. Son visage n'était plus qu'une topographie de plaies et de gonflements violacés. Un de ses yeux était scellé par l'hématome, l'autre, dilaté, cherchait désespérément un point d'ancrage dans le néant. Seule une écume rosâtre s'échappait de ses lèvres. Sa main droite griffait le siège passager, cherchant une bouée dans le naufrage.

C'est là que Yannick vit le sac de sport en nylon noir. La fermeture éclair avait cédé sous l'impact. Dans la lumière crue de la torche, il ne vit pas des objets personnels. Il vit des briques. Des liasses de cinquante et de cent euros, serrées par des élastiques de bureau. Elles débordaient du sac comme une hernie financière.

Yannick se figea, pétrifié par le poids du silence. Il regardait l'argent, puis l'homme, puis l'argent. Ce n'était pas de la cupidité, pas encore. C'était une opération comptable. Il revit les hauts-fourneaux éteints. Il revit la gueule du patron de l'usine, dix ans plus tôt, annonçant la délocalisation avec un sourire de technocrate désolé. Il revit ses indemnités de licenciement, une aumône jetée à des chiens qui avaient donné trente ans de leur vie au métal.

Saisie sur salaire. Les mots résonnèrent dans son crâne avec la clarté d'un verdict.

L'homme émit un nouveau râle, plus aigu. Une supplique silencieuse. Ses doigts effleurèrent le bord du sac, non pas pour le garder, mais pour s'y agripper. Yannick fit un pas en arrière. Il sortit son téléphone de la poche de son bleu de travail. L'écran affichait « Pas de réseau ». Dans cette cuvette, les ondes mouraient comme tout le reste. Il lui aurait suffi de remonter sur la crête, à deux kilomètres, pour appeler le SAMU.

Il rangea le téléphone.

— Tu n'es pas censé être là, l'ami, dit-il d'un ton monocorde. Ni toi, ni ce butin.

L'homme ouvrit la bouche, mais ses poumons perforés ne produisirent qu'une agonie que Yannick observa avec une curiosité clinique. Il n'y avait pas de haine dans son regard, seulement une indifférence minérale. Il était devenu le prolongement du paysage : froid, dur, et sans espoir.

Yannick fit le tour de la voiture. Il se pencha par la fenêtre brisée du passager. L'odeur du sang était plus forte. Il tendit le bras. Ses doigts, noirs de graisse de moteur ancrée dans les pores, se refermèrent sur les anses du sac. Il tira. Le butin était lourd, d'un poids de plomb. C'était le poids de la dignité qu'on lui avait volée. C'était le prix des maisons aux volets clos du village. C'était le remboursement des dettes de tout un territoire.

L'homme dans l'épave eut un sursaut. Une décharge électrique de survie. Son regard croisa celui de Yannick. Pendant une fraction de seconde, la conscience de ce qui se passait traversa l'œil valide du blessé. Il comprit que le sauveur attendu était devenu son fossoyeur par omission.

Yannick soutint le regard jusqu'à ce que la pupille de l'inconnu commence à se fixer.

— C'est pas du vol, murmura-t-il pour lui-même. C'est un virement qui a pris du retard.

Il extirpa le sac de l'habitacle. Le nylon frota contre le montant métallique avec un bruit de déchirement. Une liasse de cinquante euros tomba sur le tapis de sol imbibé d'huile. Yannick la ramassa avec soin, l'essuya sur son pantalon et la glissa dans le sac.

Le silence revit, plus dense. Le rôle de l'homme s'était transformé en un sifflement ténu, comme une bouilloire que l'on retire du feu. Yannick s'appuya contre le tronc du chêne, le sac à ses pieds. Il attendit. Dans la loi de la forêt, on ne laisse pas un prédateur blessé derrière soi.

Il alluma une Gauloise d'un geste sûr. La braise rouge était le seul point de chaleur dans ce désert de givre. Il regarda la fumée se perdre dans le brouillard. Il pensa à sa grange, là-haut, à Vaux-sous-Aubigny. Une bâtisse de pierres sèches qui menaçait de s'effondrer. Il imagina les billets tapissant les murs, comblant les fissures, isolant le froid.

L'homme dans la voiture cessa de siffler. Sa tête retomba lourdement contre l'épaule. Un dernier tressaillement, puis le vide.

Yannick écrasa sa cigarette sous son talon. Il ne ressentait aucune émotion, juste une fatigue immense, une lassitude venue des profondeurs de l'histoire ouvrière de sa famille. Il saisit le sac et retourna vers son camion. Chaque pas lui semblait plus lourd, parce qu'il sentait que la terre elle-même venait de l'agripper par les chevilles. Il n'était plus un simple dépanneur. Il était devenu un gardien de secret.

Il balança le sac dans le coffre de rangement latéral, parmi les sangles sales et les

chaînes rouillées. Le bruit sourd de l'argent contre le métal fut pour lui la plus belle des musiques. Il verrouilla le cadenas d'un coup sec.

Il remonta en cabine, avança d'un kilomètre jusqu'au sommet de la colline pour accrocher le réseau, et composa le numéro des Bleus.

— Ici Yannick, du garage de la Vallée. Je suis au virage du Pendu. C'est moche. Très moche.

Sa voix était parfaite. Calme, résignée, professionnelle.

— Le gars est froid. Envoyez les pompes funèbres. Et prévenez Cassel. C'est une grosse immatriculation du 92. Ça va l'intéresser.

Il fit demi-tour pour revenir sur les lieux du crash. Les gyrophares orange lacérèrent enfin la brume, signalant au monde que le Vautour avait enfin trouvé sa proie.

Le lieutenant Cassel arriva dix minutes plus tard. Sa Peugeot s'arrêta dans un souffle de freins fatigués. Cassel descendit, sa carcasse affaissée sous trente ans de fatigue rurale. Il ne s'empessa pas. Dans ce pays, on ne se presse que pour mourir.

— Salut, Yann.

— Salut, Cassel.

Ils ne se serrèrent pas la main. On ne se touchait pas, ici, sauf pour se battre. Ils regardèrent l'épave.

— T'as touché à quelque chose ? demanda le flic. Ses petits yeux fatigués fouillaient le visage de Yannick.

— J’ai vérifié s’il y avait un risque d’incendie. J’ai débranché la batterie. C’est tout.

Cassel descendit dans le fossé, manquant de glisser deux fois. Il inspecta l’habitacle, fouilla la boîte à gants. Yannick ne bougeait pas, le regard perdu dans les arbres.

— Rien, nota Cassel en remontant. Pas même un attaché-case. Le type voyageait léger.

— Les gens se perdent, répondit Yannick. Le GPS finit par perdre le Nord dans ce coin.

Cassel sortit une flasque de prune de Cassel. Il prit une gorgée et la tendit à Yannick. L’alcool lui brûla la gorge, une chaleur brutale qui lui rappela qu’il était vivant.

— C’est une drôle de coïncidence quand même, murmura Cassel. Toi qui es toujours le premier sur les bons coups.

— Le malheur des uns, Cassel...

— Ouais. Je connais la chanson.

Les pompiers arrivèrent pour extraire la carcasse humaine. Yannick sortit le treuil. Le moteur hydraulique gémit, un cri de métal qui déchira la stase nocturne. Le câble d’acier vibra comme une corde de violoncelle sous une tension insupportable. La voiture tressaillit, s’accrochant aux ronces, avant d’entamer son ascension vers la route. C’était un accouchement douloureux.

Une fois la berline sanglée sur le plateau, Yannick remonta en cabine. Cassel le regarda partir, une ombre immobile dans le miroir du rétroviseur.

Le trajet vers le garage fut un tunnel de neige et de doutes. Sous le siège passager, le

sac irradiait une chaleur noire. À l'Escale Mécanique, Yannick fit glisser la porte coulissante. Le grincement du rail fut le dernier signal de son ancienne vie. Il fit basculer le plateau. L'épave s'écrasa sur le béton fissuré dans un fracas de verre brisé.

Il récupéra le sac et descendit dans la fosse de vidange. Dans l'obscurité, l'odeur du garage l'enveloppa : limaille, gasoil, poussière séculaire. Il poussa le butin sous une pile de vieux cartons de filtres à huile imprégnés de lubrifiant noir.

Il remonta, éteignit les néons. Le silence du hangar était peuplé de bruits imperceptibles. Le craquement de la tôle qui refroidit. Le goutte-à-goutte d'un robinet mal fermé. Yannick s'assit sur un vieux baril d'huile. Il n'était plus seul. Le souvenir de l'homme sur la route était là, tapi dans l'ombre, une présence invisible qui ne le quitterait plus.

Le remorquage était terminé. Mais en regardant ses mains noires de graisse dans la lumière de la lune qui filtrait par un carreau cassé, il comprit qu'il ne descendrait plus jamais de son camion. La saisie était totale. Le prix à payer resterait à découvrir sous la neige qui continuait, doucement, de tomber.

Chapitre 4

Le Linceul de Tôle

Dans la Diagonale, le silence n'existe pas. C'est un agrégat de tôles qui grincent et de transformateurs qui agonisent en lisière de bois. Mais ce soir, sur la 904, il avait la densité de la mélasse. Yannick sentait le froid mordre sous son bleu de travail, un prédateur patient qui figeait ses articulations. Le métal de la manivelle lui collait à la peau, arrachant un peu de derme à chaque rotation. Le Berliet orange, que les habitués du coin surnommaient le Vautour, crachait une fumée âcre qui stagnait dans l'air gelé.

Derrière lui, la berline allemande pendait lamentablement, la gueule défoncée, le châssis tordu comme un membre fracturé. C'était le linceul de tôle qu'il devait maintenant escamoter.

Le sac de cuir noir reposait déjà sur le siège passager du camion. Du cuir souple, luxueux, une insulte au skaï déchiré de la cabine. Yannick ne l'ouvrit pas. Il connaissait le poids de l'argent. Ce n'était pas un vol, c'était une saisie. Vingt ans de sa vie s'étaient évaporés quand l'usine de mécanique avait fermé, démantelée pour être envoyée en Turquie. On lui avait laissé une prime dérisoire et un mépris poli. Ce sac, c'était l'arriéré. Il se payait sur la bête.

Il saisit une pelle de chantier. Le givre broyé sous ses semelles détonnait dans le vide de la vallée. Il devait effacer la tragédie avant que le jour ne se lève. Il gratta le bitume avec une fureur sourde. Le métal sur le goudron défoncé produisait un grincement insupportable, une scie musicale déchirant le velours de la nuit. Il rejetait les éclats de verre sécurit vers le fossé, les enfouissant sous les feuilles mortes et la terre gelée. Il répandit une poignée de sable et un filet de gasoil sur les taches sombres d'huile et de liquide de refroidissement. L'odeur de l'hydrocarbure masqua

les effluves organiques de l'accident. La nature ferait le reste. Dans deux heures, sous cette chape de plomb humide, la route n'aurait plus de mémoire.

Yannick remonta dans le Berliet. La boîte de vitesses craqua, et le convoi s'ébranla. Il vira à gauche, empruntant un chemin de terre que seuls les braconniers utilisaient encore. La conduite était délicate ; le poids de la berline sur le plateau modifiait le centre de gravité. Le camion tanguait, menaçant de verser dans le ravin. Il agrippait le volant, les jointures blanches.

Il atteignit enfin l'entrepôt Delta. Une cathédrale de vide, vestige de l'ère industrielle glorieuse, aujourd'hui noyée sous les ronces. Il ouvrit les battants de fer ; le grincement fut si aigu qu'il crut réveiller les collines. À l'intérieur, l'obscurité était totale. Yannick actionna les commandes hydrauliques. Le plateau s'inclina dans un sifflement pneumatique. La berline glissa lentement, comme un corps qu'on abandonne à la mer, et toucha le béton avec un choc sourd qui fit vibrer la structure.

Il s'approcha de la portière, s'assurant qu'aucun document ne traînait. Un craquement retentit au fond de l'entrepôt. Un bruit de pas, lent, prémédité. Yannick se figea. Son cœur cogna contre ses côtes comme un animal en cage. Rien. Juste le vent sous la tôle. Il s'empara d'une lourde bâche en plastique noir et la jeta sur l'épave. Sous le plastique, la forme devint indéfinissable. Un tumulus au milieu de la friche.

Le retour au garage se fit dans une transe glacée. Arrivé chez lui, il dissimula le sac dans le vieux puits condamné au fond du jardin, sous un empilement de vieilles planches. Il entra dans sa cuisine, s'assit devant un café froid. Ses mains étaient noires. Une souillure de graisse et de terre qui semblait incrustée sous l'épiderme. Il les frotta au savon noir, à la brosse dure, jusqu'au sang, mais la tache persistait.

On frappa à la porte. Trois coups secs, officiels.

Le lieutenant Cassel entra sans attendre. Il sentait le tabac froid et la lassitude. Il ne

regarda pas Yannick dans les yeux, il regarda ses mains, posées à plat sur la table en formica. Des mains rouges, irritées, dont les ongles restaient bordés de cette graisse lourde des vieux moteurs.

— Ça travaille tôt, un dépanneur, attaqua Cassel. On me signale une disparition. Une grosse cylindrée qui n'est jamais arrivée à destination. Du côté de la Croix-Fendue.

Yannick ne cilla pas.

— La route est une patinoire, Lieutenant. Les gens roulent comme des cons. J'ai passé ma nuit sur un dépannage de bétailière vers Saint-Loup.

Cassel s'approcha, ses yeux de vieux rapace fixés sur les articulations de Yannick.

— T'as une drôle de tête. Et t'as les mains bien sales pour un gars qui n'a fait que de la mécanique propre.

Le lieutenant marqua un silence, laissant le doute s'insinuer dans la pièce comme le froid sous une porte mal jointe.

— Si tu vois passer de la tôle froissée qui n'a pas sa place dans tes registres, tu m'appelles. On se connaît depuis trop longtemps pour que je doive fouiller ton jardin, Yannick.

Cassel tourna les talons. Le dépanneur resta seul dans le silence de la cuisine. Il regarda à nouveau ses paumes. La graisse noire était toujours là, nichée dans les plis de sa peau comme une malédiction shakespearienne. Il comprit que le linceul de tôle n'était pas seulement sur la voiture à l'entrepôt Delta ; il enveloppait désormais son existence entière. Dans la Diagonale, on ne ramasse pas les débris des autres sans se briser soi-même.

Chapitre 5

L'Entrée en Scène de Cassel

Le lieutenant Cassel n'avait plus de nom, seulement une raideur dans les lombaires et un goût de cendre froide collé au palais. À cinquante-sept ans, le corps ne ment plus ; il devient un comptable tatillon qui présente la facture de chaque nuit trop courte et de chaque kilomètre parcouru sur les départementales défoncées. Ce matin-là, la brume stagnait à hauteur d'homme. Une mélasse humide menaçait d'engloutir les débris de l'industrie. Cassel regarda son reflet dans une flaque d'huile irisée sur le parking : il n'y vit qu'une ombre sans contours.

Dans le bureau de la brigade, le radiateur électrique cliquetait dans un ultime spasme. Cassel rajusta son ceinturon, sentant le cuir mordre ses hanches. Il n'avait plus la foi. La Justice lui apparaissait désormais comme une farce pour Parisiens en mal de frissons. Ici, la seule balance qui comptait était celle de la survie. À trois ans de la retraite, il n'attendait plus la vérité, mais une issue de secours financière pour ne plus jamais sentir l'odeur du gasoil.

Une note manuscrite traînait sur son bureau : une berline sombre aperçue près du ravin de la Combe-aux-Loups, disparue depuis deux jours. Cassel quitta le bâtiment. La porte battante claqua avec un bruit de tôle fatiguée. Sur le gravier, le brigadier Morel l'attendait, le visage encore rose d'idéalisme.

— Lieutenant, vous voulez que je vous accompagne pour le signalement de la Combe ? demanda le gamin.

Cassel monta dans sa Dacia de service sans un regard.

— Reste au chaud, Morel. Les fantômes n'aiment pas les uniformes neufs.

Il engagea la première et laissa le gendarme dans un nuage de particules fines. La route serpentait entre les collines où les usines fermées dressaient des squelettes de géants. Le gel mordait les jointures du lieutenant. Arrivé au virage, il gara le véhicule. Le givre craqua sous ses bottes comme un os qu'on brise.

Il descendit dans le talus. L'odeur de la terre retournée se mêlait à celle, indubitable, de l'hydrocarbure. Des branches de frêne pendaient, la cassure blanche tranchant sur l'écorce noire. Cassel s'accroupit. Il ramassa un éclat de verre de phare. Du cristal de haute qualité. Pas de traces de freinage. Celui qui était sorti de route n'avait pas cherché à ralentir. Il remonta vers la route, essoufflé, son cœur battant un rythme irrégulier sous sa chemise de service. Son instinct grondait. Une voiture qui tombe dans ce trou et disparaît sans laisser de débris, c'était un travail de pro. Un nettoyage chirurgical signé par un charognard local.

Il reprit le volant vers le garage de Yannick. L'établissement n'était qu'un empilement de tôles ondulées au bout d'un chemin que même les tracteurs évitaient. La rouille unissait les carcasses de Mercedes et d'utilitaires dans une même teinte ocre. Cassel coupa le moteur. Il observa la fumée s'échapper du poêle à huile. Yannick était là.

Le lieutenant ouvrit la portière. Le silence pesait sur ses épaules. Il entra dans l'obscurité de l'atelier, où l'odeur du fer chauffé au chalumeau lui piqua la gorge. Yannick, l'ancien délégué syndical devenu le « Vautour », se tenait près d'une bâche épaisse. Il s'essuyait les mains sur un chiffon maculé de cambouis, un geste inutile tant la graisse était incrustée dans ses pores.

— On a un problème de disparition, Yannick, dit Cassel d'une voix neutre. Une grosse bagnole. Des gens avec des noms qui se terminent par des voyelles s'inquiètent. Ils ne portent pas de bleu de travail.

Yannick ne répondit pas. Ses yeux, deux billes de verre délavé, restèrent fixés sur les

mains du policier.

— Je me suis dit que si quelqu'un l'avait vue, c'était toi, poursuivit Cassel. Parce que tu vois tout ce qui tombe dans le fossé.

Il s'approcha de la bâche et la tira d'un coup sec. La berline allemande apparut, la calandre brisée comme une mâchoire. Sur le siège passager, un sac de sport en nylon noir était entrouvert. Cassel ne réfléchit pas. Il prit une liasse. Le papier était gras. C'était l'indemnité pour les années de brume, pour la femme partie avec un clerc de notaire, pour la dignité piétinée.

— La moitié, Yannick. Pas un centime de moins.

Le ferrailleur serra son chiffon.

— C'est ma saisie sur salaire, grogna-t-il. Ma prime de licenciement.

— C'est le prix de ta liberté. Je vais classer le rapport « sans suite ». Je donnerai un os à ronger aux propriétaires ailleurs, vers la frontière. Mais demain, je veux que ce moteur soit en pièces détachées. Les plaques au chalumeau.

Cassel sortit sa flasque, prit une gorgée d'alcool de prune et la tendit à Yannick. Le métal était froid. Le ferrailleur but longuement.

— On n'est pas des criminels, Yannick. On récupère ce que le système laisse tomber. C'est presque un acte politique.

Le lieutenant se dirigea vers la sortie, s'arrêtant sur le seuil. Dehors, les premiers flocons tombaient, recouvrant les péchés des hommes d'un voile de pureté mensongère.

— Un conseil, Vautour. Vérifie tes rétros. Les propriétaires ne klaxonnent pas. Ils

percutent.

Cassel disparut dans le gris. Yannick resta seul dans l'obscurité bleutée de son garage. Il s'assit sur un vieux pneu. Il revit le visage du conducteur qu'il avait laissé s'éteindre dans le ravin, sans appeler les secours. Dans la Diagonale, on ne se posait pas de questions sur les morts ; on se demandait seulement combien ils coûteraient à enterrer.

Soudain, le téléphone fixe, un vieil appareil à cadran couvert de poussière, se mit à sonner. Le son strident déchira le silence. Yannick ne bougea pas. Il posa sa main sur le combiné sans le décrocher. Il écouta les sonneries se succéder, chacune comme un avertissement.

À trois kilomètres de là, Cassel conduisait sa Mégane dans le blizzard. Il sentait la liasse contre sa cuisse. Dans le rétroviseur, deux optiques hautes apparurent. Un 4x4 gardait une distance constante. Cassel ne ralentit pas, mais sa main migra vers la crosse froide de son Sig Sauer. Il comprit que l'argent n'était pas une sortie, mais une ancre. Le linceul était ajusté.

Au garage, le téléphone cessa de hurler. Yannick saisit une barre à mine. Le vent s'engouffra sous la porte mal jointe, faisant siffler l'air entre les carcasses de métal. C'était le chant de la France des oubliés, là où la seule loi qui reste est celle de l'inertie et du sang. Il éteignit la dernière lumière et attendit que la nuit lui apporte sa réponse.

Chapitre 6

Les Prédateurs de Ferme

La ferme des Ormes ne portait d'arbre que le nom. Les derniers spécimens avaient été abattus trente ans plus tôt, quand le vieux Moreau avait décrété que l'ombre nuisait au rendement. Aujourd'hui, seules des souches pétrifiées émergeaient de la boue gelée, entourées de parpaings gris qui semblaient avoir poussé par erreur au milieu de la plaine. Le hangar principal, carcasse de tôle ondulée gémissant sous le vent d'est, puait le gasoil, les scories de laiton et le cambouis rance.

Sylvain était un bloc. Un granit poli par l'usure des saisons et l'ingratitude de la terre. Ses mains, larges battoirs striés de cicatrices, restaient à plat sur l'établi encombré de bielles désossées. Ses yeux étaient deux billes de verre délavées par quarante ans de poussière. Il fixait la porte. À ses pieds, le brasero improvisé dans un bidon d'huile crachait de maigres flammes. La chaleur n'était qu'une illusion qui ne mordait pas l'onglée montant du sol en béton.

Franck tournait en rond autour de la vieille bétailière, les nerfs à vif. Il frappa le métal du poing. Le son résonna dans le vide.

— Il est deux heures passées, Sylvain.

L'aîné ne bougea pas. Il sortit une blague à tabac. Le papier de riz craqua sous ses pouces.

— Marek ne rate jamais l'heure, aboya Franck. S'il n'est pas là, c'est qu'il y a une couille. La cargaison de l'Est, les mecs de la frontière... ils ne vont pas nous demander si on a froid aux pattes.

Sylvain alluma sa cigarette. La fumée se mêla au souffle blanc de sa respiration.

— Marek connaît la route, lâcha-t-il. S'il n'est pas là, c'est qu'il est arrêté.

— Par qui ? Les flics ? Cassel cuve sa piquette et les petits jeunes de la brigade ne sortent pas dès qu'il y a trois flocons.

Franck cracha. La salive gela instantanément sur le ciment.

— Marek est prudent, reprit Sylvain. S'il est arrêté, c'est que la voiture est dans le fossé. Ou qu'on l'a aidé à y aller.

Il se leva. Sa stature imposait le silence. Il se dirigea vers la Peugeot 504 dissimulée sous une bâche huileuse.

— On sort.

— Où ?

— Marek arrivait par la départementale 904. S'il a glissé, il est encore là-bas.

Le moteur de la Peugeot cracha une fumée âcre qui embauma l'atelier avant de gronder. Les phares jaunes percèrent l'obscurité. Ils quittèrent la ferme, longeant les carcasses de moissonneuses qui ressemblaient à des squelettes de dinosaures sous la lune voilée.

Ils traversèrent des villages aux paupières closes. Des enseignes de boucheries délavées par l'oubli, des vitrines mortes où seule l'ombre circulait encore. Ici, l'économie ne battait plus que dans les recoins sombres. Franck serrait la crosse du fusil glissé sous son siège.

Vingt minutes plus tard, Sylvain ralentit. Ses yeux balayaient les accotements. Il cherchait un éclat de verre, un sillon dans la terre grasse. Il freina brusquement, arrêtant le véhicule au milieu de la chaussée déserte. Il descendit, sa lampe torche balayant le fossé.

— Rien, grogna Franck.

— Regarde mieux.

Sylvain s'accroupit dans l'eau glacée. Une trace de pneu, fraîche, s'enfonçait dans le champ de luzerne cramé. Mais la marque était double, plus large, plus lourde.

— Quelqu'un l'a sorti de là, siffla Sylvain.

— Marek ?

— Non. Si la bagnole est sortie, c'est qu'on l'a remorquée.

Il éteignit sa lampe. Le noir reprit ses droits. Dans ce désert humain, les visages étaient rares. Franck chercha un nom dans son esprit embrumé par la rage.

— Le Vautour, lâcha-t-il. Yannick.

Le nom resta suspendu dans l'air coupant. Yannick, l'ancien syndicaliste de l'usine de mécanique, celui qui vivait désormais de la charogne automobile au fond de la vallée.

— Yannick est un rat honnête, dit Franck.

— L'auge est vide pour tout le monde, Franck. S'il a vu le sac dans le coffre, il n'est plus le même homme.

Sylvain remonta dans la Peugeot. Chaque geste était lent, calculé.

— On va chez lui ?

— Non. Il sera sur ses gardes. On va d'abord voir le petit Lucas.

Le gamin du lotissement les reçut à trois heures du matin, le visage déformé par la terreur. Franck l'avait plaqué contre le mur du couloir avant même qu'il ne puisse balbutier une excuse.

— J'ai vu la dépanneuse, finit par lâcher le garçon. Près de la vieille filature. Elle revenait de la côte de Saint-Jean. Elle roulait vite. Les gyrophares éteints.

Sylvain caressa la joue de Lucas de sa main calleuse. Un geste de prédateur s'assurant de la qualité de la proie.

— Retourne te coucher. Oublie qu'on est passés. Sinon, je reviens sans fermer la porte.

Ils repartirent vers la côte de Saint-Jean. Dans un virage en épingle, une balise arrachée confirmait l'impact. Sylvain éclaira le ravin. Quinze mètres plus bas, la carcasse d'une Mercedes noire gisait sur le toit. Sylvain descendit la pente, s'accrochant aux épines gelées. Il inspecta l'habitacle.

— Vide, cria-t-il à Franck. Mais il y a du sang sur le volant. Yannick a ramassé le blessé. Ou le mort.

Il remonta, le souffle court, les poumons brûlés par l'air glacial.

— On ne va pas frapper chez lui, ordonna Sylvain. On va s'installer en face, dans la

filature. On va attendre que Cassel arrive. Le flic a l'odorat pour ces trucs-là, il voudra sa part. On laissera le fruit mûrir.

Ils garèrent la bétailière dans les ronces de l'usine textile désaffectée. L'usine n'était plus qu'une nef de briques dévastée. Ils montèrent à la mezzanine, s'installant devant une fenêtre sans vitre. En contrebas, le garage de Yannick isolait sa lumière jaune sous un néon clignotant. La dépanneuse était là, flèche d'acier pointée vers le ciel.

— Il ne dort pas, observa Franck.

— Il ne dormira plus jamais. Il a le sac. Il croit que ses années de cambouis valent ce qu'il y a dedans. Il ne comprend pas que cet argent a une odeur. Et qu'elle nous appartient.

La neige se mit à tomber. Des flocons secs, durs comme du sable, qui commençaient à recouvrir les carcasses de voitures dans la cour du garage. Sylvain reprit ses jumelles. L'optique était froide contre ses orbites. Il voyait l'ombre de Yannick passer devant la vitre de l'atelier. Une silhouette voûtée, écrasée par le poids de ce qu'il n'avait pas déclaré.

Un mouvement sur la route attira son attention. Des phares approchaient lentement. La voiture de patrouille de Cassel s'immobilisa en lisière du chemin de terre.

— Le vautour attend que les loups fassent le boulot, murmura Sylvain.

Franck sortit son couteau, grattant ses ongles noirs de limaille. Le bruit était un tic-tac sec dans le silence de la filature.

— On attend quoi ?

— Que la peur pénètre les filetages. Demain matin, quand il aura greloté toute la nuit,

il sera mou comme de la tripe. C'est là qu'on ramassera les morceaux.

Le néon du garage s'éteignit brusquement. Yannick venait de couper le courant. L'obscurité totale reprit ses droits, seulement troublée par le hurlement d'un renard dans le lointain. Sylvain sourit. La traque touchait à sa fin. Dans cette France des marges, où la loi n'était qu'une rumeur lointaine, seule comptait la règle du sang et de la terre.

— C'est l'heure, Franck. On descend.

Ils quittèrent la filature, ombres parmi les ombres. Leurs bottes ne faisaient aucun bruit sur le linceul blanc qui recouvrait désormais la vallée. Sylvain sortit son revolver lourd, au canon huilé. Il n'y aurait pas de procès. Juste le dernier remorquage d'un homme qui avait cru pouvoir s'acheter une issue. Sylvain posa sa main sur le rideau de fer du garage. Le métal grinça sous le givre. La tragédie entrait dans sa phase finale.

Chapitre 7

Le Poids du Sac

Le moteur du plateau s'est tu dans un dernier râle métallique, un hoquet de diesel qui secoua la cabine avant de s'éteindre. Le silence qui a suivi n'était pas un soulagement ; c'était une enclume. Yannick garda les mains soudées au volant, les articulations blanchies par la tension. Ses paumes étaient poisseuses d'huile noire, un suintement indélébile qui semblait remonter de ses pores depuis la fermeture de l'usine. Dehors, la nuit de la Diagonale ne faisait pas de prisonniers. Le brouillard s'était épaissi, transformant la cour du garage en un aquarium de coton sale où les carcasses des voitures ressemblaient à des bêtes préhistoriques pétrifiées.

Il tourna la tête vers le siège passager. Le sac occupait tout l'espace. Une masse de nylon bon marché qui exhalait une senteur âcre, métallique : l'odeur de l'argent qui a trop voyagé. Sous la toile, les liasses formaient des reliefs irréguliers, une colonne vertébrale brisée que Yannick n'osait plus toucher.

Il coupa les phares. L'obscurité bondit sur lui. Dans ce pays, on apprend vite que le silence est un guetteur. Il écouta le cliquetis du moteur qui refroidissait, le "tic-tic" régulier du métal qui se contracte sous l'effet du gel. Un bruit de mécanicien. Pourtant, chaque craquement lui paraissait être un signal, l'avertissement d'une présence tapie dans les ombres de son propre terrain.

Il finit par bouger. Ses mouvements étaient lents, précautionneux. Il ouvrit la portière. Le givre crissa sous ses semelles coquées. Le froid le frappa au visage, une gifle humide qui lui rappela sa bascule. Il empoigna le sac par les anses. L'effort lui tira les tendons. Ce n'était pas seulement le papier. C'était l'acte lui-même, l'image de cet homme qu'il avait laissé s'éteindre dans la carcasse fumante, là-bas, sur la

départementale 943, alors que la neige commençait à boire le sang.

Il traversa la cour en évitant les flaques glacées. Ses yeux balayaient l'horizon bouché. Derrière la haie de thuyas malades, la route restait déserte. Dans ces villages moribonds, l'ennui rend les gens clairvoyants : on ne voit rien, mais on devine tout.

Il entra dans la maison par la porte du garage. L'atelier sentait le dégrippant et la vieille sciure imbibée de fuel. Son sanctuaire. Le dernier endroit où il se sentait encore ouvrier qualifié, avant que les actionnaires ne décident que son savoir-faire ne valait plus le prix de son chauffage. Le néon vacilla, puis se fixa dans un bourdonnement électrique qui lui sciait les tempes.

Yannick regarda ses mains. Elles tremblaient. Ce n'était pas un crime, se répétait-il. C'était une saisie sur salaire. Une indemnité de licenciement que le destin lui versait avec des années de retard. Une compensation pour les matins à cinq heures, pour le dos cassé, pour l'usine qui s'était évaporée en laissant derrière elle des hangars vides.

Il ouvrit la fermeture Éclair. Le bruit du curseur sur les dents en plastique déchira le silence de l'atelier comme un coup de feu.

Des liasses de cinquante. Des milliers. Attachées par des élastiques de bureau. Yannick plongea une main dans le sac. Le contact était sec, presque électrique. Il n'avait jamais vu autant d'argent de sa vie. C'était une somme obscène, une insulte à la dèche environnante.

Soudain, un bruit de moteur s'est fait entendre au loin.

Yannick se figea, la main immergée dans les billets. Son cœur cogna contre ses côtes. Le son venait de la route. Un moteur lourd. Le bruit enfla, sembla ralentir devant son portail, puis reprit sa course monotone avant de s'éteindre dans le repli de la colline. La paranoïa glissa en lui comme un venin lent. L'établi était trop exposé. Il lui fallait

une cachette que seule la terre garderait.

Il regarda la fosse de vidange. Un trou rectangulaire, sombre, bordé de cornières métalliques usées. C'était là qu'il passait ses journées, sous les ventres gras des camionnettes. Il empoigna le sac et descendit les marches en béton. L'air y était plus froid, chargé d'une humidité terreuse. Derrière les étagères de filtres à huile, il dégagea une plaque en fonte. Le métal hurla contre le béton. Il fourra le sac dans la niche de briques. Il poussa fort, jusqu'à ce que ses doigts ne sentent plus que le froid de la terre. Il remit la plaque, puis frotta le sol avec de la sciure pour effacer les traces.

Il remonta et remplaça les madriers. Son dos le brûlait. Il monta à l'étage. Des pièces sombres, encombrées de meubles hérités qui sentaient la cire perdue et la tristesse. Il ne toucha pas aux interrupteurs. Posté devant la fenêtre du salon, il dominait la vallée. Ou plutôt, il dominait le vide.

Deux points jaunes percèrent l'obscurité sur la ligne de crête. Une voiture. Elle roulait lentement. Trop lentement.

Yannick recula d'un pas, se cachant derrière le rideau jauni par la nicotine. Son souffle embua la vitre. La voiture descendait vers le garage. Dans sa tête, les images de l'accident refluèrent. Le visage du conducteur, un type en costume, dont les yeux s'éteignaient tandis qu'il essayait de prononcer un mot. Yannick n'avait pas écouté. Il avait pris le sac. Il avait attendu le dernier souffle pour appeler les secours. Il avait menti à la gendarmerie, à Cassel, à lui-même.

La voiture ralentit au niveau de l'intersection. Yannick retenait sa respiration. Les phares balayèrent le panneau « Garage de l'Avenir ». Un nom ironique. L'avenir ici s'était arrêté en 1998. La voiture ne s'arrêta pas. Le bruit s'évanouit derrière la colline.

Yannick s'assit dans son vieux fauteuil en skaï. Il garda son bleu de travail. Chaque

souffle de vent contre les volets devenait une intrusion. Chaque grattement de souris devenait un chuchotement. Il pensait aux frères Moreau. Ils allaient venir. Ils avaient le flair pour la charogne. S'ils apprenaient pour le sac, le silence de la maison deviendrait définitif.

Soudain, un frottement sur le gravier. Derrière la porte du garage.

Yannick saisit une clé à pipe sur l'établi. Un réflexe inutile. La poignée tourna. La barre de fer transversale tint bon.

— Yannick ? Je sais que t'es là.

C'était Cassel. Sa voix était rauque, usée par le tabac. Yannick tira la barre de fer. Le grincement déchira la nuit. Le flic entra. Il avait l'air d'une vieille éponge saturée de vin rouge. Il montra ses mains, déformées par l'arthrose et les cicatrices de la même usine où Yannick avait laissé sa jeunesse.

— On est de la même ferraille, Yannick. Juste deux pièces qu'on ne prend plus nulle part.

Cassel fixa la fosse de vidange.

— La camionnette des Moreau ne transportait pas des légumes. C'était l'argent de la collecte. Le sang de la vallée. Ils nettoient toujours leurs dettes, Yannick. Et ils savent que ta dépanneuse était sur la route à deux heures du matin.

Le silence retomba, plus lourd qu'avant. Dehors, la neige commençait à s'accumuler contre la porte.

— On partage, dit Cassel. Je brouille les rapports. Je dirai que la caisse a fini dans le ravin. On ne la retrouvera qu'au printemps, quand il ne restera que des os.

Yannick s'approcha de la fosse. Il dégagea le sac. Il l'ouvrit. Les briques de billets apparurent. Cassel eut un sourire triste.

— C'est la première fois que je vois autant de justice en un seul endroit.

Un grondement monta de la départementale. Un moteur diesel puissant, mal réglé. Le pick-up des Moreau.

— Éteins tout, ordonna Cassel en sortant son arme.

L'obscurité retomba. Seul le reflet de la neige perçait par les vitres hautes. Dehors, le pick-up s'immobilisa. Des portières claquèrent.

— Yannick ! On sait que t'es là ! Rends le sac ou on brûle tout !

Puis, le sifflement d'une disqureuse. Des étincelles orangées déchirèrent le noir de l'atelier.

— Ils découpent la porte latérale, murmura Cassel.

Yannick se plaça près de l'ouverture, sa clé à pipe levée. Le rectangle de tôle tomba vers l'intérieur. Franck Moreau s'introduisit. Yannick frappa. Un craquement sourd. Le corps bascula dans la neige.

— Franck ! hurla le vieux Moreau.

Une salve de chevrotine laboura la tôle. Cassel répliqua. Trois coups secs.

— Yannick, bouge de là !

Yannick rampa sur le béton, traînant le sac. Il se tassa derrière un bloc moteur de camion. Une bouteille enflammée traversa la fenêtre brisée du bureau. L'huile s'embrasa. Des flammes bleues coururent sur le sol. La fumée noire envahit l'espace. Cassel se leva, silhouette brisée, et courut vers la sortie principale. Une rafale le faucha net. Il s'effondra près du rideau de fer.

Yannick était seul. Le brasier hurlait. Il regarda le sac bleu. Sa prime de licenciement. Il le laissa glisser dans les ténèbres de la fosse. Un bruit sourd de chute. C'était fini.

Il sortit par la brèche latérale. Le froid le percuta. Le vieux Moreau l'attendait, le fusil à l'épaule. Son visage n'était qu'une cicatrice dans la tourmente.

— Où est le fric, Vautour ?

Yannick écarta les bras. Ses mains étaient noires de suie. Il sentait la terre le réclamer. L'inertie l'avait enfin rattrapé.

— Cherche, Moreau. C'est tout ce qui vous reste.

Le coup partit. Yannick bascula dans la poudre blanche. Il regarda le ciel. La neige tombait, lente, implacable. Elle recouvrait le garage en feu, le corps de Cassel et le secret de la fosse. Bientôt, il n'y aurait plus que du blanc. Un oubli pur.

Chapitre 8

Visite de Courtoisie

L'obscurité dans le garage n'était pas une absence de lumière, mais une matière grasse et épaisse qui semblait suinter des murs en parpaings bruts. Yannick était enfoncé sous le capot d'une bétaillère asthmatique, une vieille Citroën C15 qui refusait de rendre l'âme malgré les outrages du sel et des années. Ses doigts, noirs de cambouis jusqu'aux cuticules, tâtonnaient dans l'ancre métallique à la recherche d'une vis de purge récalcitrante. Le métal était glacé. Un froid chirurgical qui engourdisait les phalanges, transformant chaque mouvement en une épreuve de volonté. Il aimait sentir la morsure du fer, le contact visqueux de l'huile usagée, ce sang de machine, lourd et bitumineux. C'était sa seule façon de rester ancré au sol, de ne pas se laisser emporter par le vertige qui le saisissait chaque fois qu'il fermait les yeux et revoyait le sac de sport dans le coffre de la Mercedes, là-bas, au fond du ravin de la Combe-aux-Loups.

Le métronome pernicieux d'une gouttière percée scandait l'inaction. Yannick s'extirpa de la calandre, le dos craquant comme une vieille courroie de distribution après un hiver de gel. Il s'essuya les mains sur un chiffon déjà saturé d'hydrocarbures, étalant la crasse plus qu'il ne l'enlevait. Son regard dériva vers le fond de l'atelier, vers la bâche poussiéreuse qui dissimulait l'accès à la cave. L'argent était là. Une somme absurde. Une « saisie sur salaire » pour vingt ans de vie sacrifiée avant que les tableurs Excel de la direction ne transforment sa loyauté en un coût de main-d'œuvre obsolète. Il n'avait pas de remords. Pas pour l'argent. Mais l'image du conducteur, ce visage ensanglanté qui le fixait avec une supplique muette avant de s'éteindre dans le froid, restait collée à sa rétine comme une brûlure.

Un bruit de moteur s'éleva au loin, déchirant la ouate humide de l'hiver. Yannick

s'immobilisa. Dans cette partie de la Haute-Marne, on reconnaît les voitures à leur sonorité. Le ronronnement était fatigué, un diesel cahotant qui luttait contre la pente. La Peugeot 308 de la gendarmerie.

Il ne bougea pas. Il attendit que le véhicule s'immobilise sur le gravier gelé. Le moteur se tut. Un silence plus lourd encore retomba sur la vallée. Des pas rythmés par le craquement du givre s'approchèrent. Yannick reprit sa clé de douze et fit semblant de s'acharner sur un boulon déjà serré à bloc.

Le lieutenant Cassel apparut dans l'entrebâillement du rideau de fer. Il était massif, engoncé dans une parka de service trop étroite pour ses épaules voûtées. Son visage était une carte de la désolation rurale : une peau tannée par le vent froid, des rides creusées par l'ennui et le vin triste. Il resta sur le seuil, laissant le brouillard ramper à ses pieds comme un animal domestique.

— C'est pas un temps à mettre un flic dehors, Yannick, lança Cassel d'une voix éraillée.

Yannick se redressa lentement, s'enfermant derrière son masque de cambouis et de mutisme. Un homme qui n'a plus rien à perdre n'a pas besoin d'expression.

— Qu'est-ce que vous fichez ici, Lieutenant ? La nationale est bloquée ?

Cassel s'installa dans l'atelier avec la lourdeur d'un homme qui prend possession d'une scène de crime. Chacun de ses pas laissait une empreinte de boue grise, une souillure de l'extérieur sur le ciment stérile du garage. Il inspecta les étagères croulant sous les alternateurs grippés, puis s'approcha d'une cafetière électrique dont le plastique blanc était devenu jaune nicotine.

— T'as du café ?

— Il est infect, prévint Yannick.

— Je préfère l’infect au rien du tout.

Cassel se servit dans un gobelet en plastique, fit une grimace, puis s’assit sur un tabouret au skai fendu. Yannick sentit une paranoïa sourde monter en lui. On ne faisait pas dix kilomètres sur des routes transformées en patinoires pour la qualité de l’arabica.

— Je fais le tour des dépanneurs, grogna Cassel. On a un signalement. Une disparition. Un type qui devait arriver à Nancy hier soir. Une grosse berline allemande. La famille s’inquiète. Les types de la brigade de Toul disent qu’il a été localisé pour la dernière fois par une borne relais du côté de la forêt de Morimond.

Morimond. Le virage en épingle. Yannick sentit la sueur perler sous ses aisselles malgré le froid.

— C’est un grand secteur, dit-il d’une voix qu’il espérait stable. Avec ce brouillard, il a pu finir n’importe où.

Cassel leva les yeux vers lui. Un regard chargé d’une lassitude qui aurait pu passer pour de la perspicacité.

— Il avait trois cent mille euros en liquide avec lui, selon sa femme. Une Russe aux ongles longs comme des lames de rasoir. Elle dit que c’était pour une transaction immobilière.

Trois cent mille. Un coup sourd cogna contre les côtes de Yannick. Il en avait compté un peu moins de deux cent mille dans le sac. La différence flottait dans l’air comme une menace. Soit le type en avait semé, soit quelqu’un d’autre s’était déjà servi.

— Trois cent mille balles, murmura Yannick. Ça en fait des briques. S'il est dans un fossé avec ça, les corbeaux vont se charger de la monnaie.

— C'est ce que je me disais, répondit Cassel en fixant ses bottes. Sauf que les corbeaux, par ici, ils roulent en dépanneuse.

Le silence qui suivit fut tranchant. Yannick ne cilla pas.

— Vous insinuez quoi, Lieutenant ?

— Je t'ai vu quand l'usine a fermé, Yannick. Je sais ce que c'est que d'être à bout de souffle. Je sais ce qu'on ressent quand on finit avec une retraite de misère et des mains qui ne peuvent plus se déplier. Ma petite maison au Portugal, elle s'éloigne à chaque fois que l'inflation grimpe. Je ne cherche pas la gloire, je cherche une sortie de secours.

Il se leva et s'approcha de la baie vitrée couverte de givre. Du bout du doigt, il dessina un cercle dans la condensation pour regarder la route sombre.

— Tu as de la boue sur tes bottes, Yannick. Une terre rouge, très grasse. On n'en trouve que dans le secteur de la Combe-aux-Loups. L'oxyde de fer y est très spécifique.

Yannick ne répondit pas. Il sentait l'étau se resserrer. Cassel n'était pas venu l'arrêter ; il était venu tâter le terrain, évaluer la part du gâteau qui pourrait lui revenir.

— Les frères Moreau traînent dans le coin, reprit Cassel sans se retourner. Ils ont été vus à la station de Joinville ce matin. Ils cherchent quelque chose. Ils sont comme les chiens de chasse, Yannick. Ils ont le nez fin pour l'odeur du pognon. Et ils pensent que rien ne bouge dans ce secteur sans que le dépanneur ne le sache.

Le nom des Moreau — ces paysans bruts, dépeceurs de voitures et de bétail — fit passer un frisson désagréable dans le dos de Yannick. Ils étaient la loi sauvage de la Diagonale du vide.

Cassel se dirigea vers la sortie. Il s'arrêta devant la dépanneuse, caressant le métal froid de la portière.

— Bel outil. Un peu fatigué, mais solide. Comme nous. Si jamais tu te rappelles un détail... appelle-moi. Sur mon portable. Pas au poste.

Cassel s'éloigna, sa silhouette s'estompant dans la grisaille. Yannick entendit la Peugeot démarrer, puis le son s'éteindre progressivement. Il resta immobile, les mains pendantes. L'argent n'était plus une bénédiction, c'était une ancre. Un poids mort qu'il allait devoir traîner à travers la boue.

Il se tourna vers le fond de l'atelier. Il devait retourner là-haut. S'assurer qu'aucune trace ne subsistait. Mais il savait que la terre ne garde jamais ses secrets très longtemps. Le givre sur le toit du garage craqua brusquement, un bruit sec comme un coup de fusil. Yannick sursauta. Chaque ombre semblait maintenant porter un nom. Moreau. Cassel. Vasseur.

Il n'était plus le Vautour. Il était la proie. Il éteignit la lumière du garage, devenant lui-même une ombre au milieu des carcasses de fer. L'obscurité totale fut un soulagement éphémère. Dans le noir, il n'y avait plus que lui, le froid qui rampait sous ses vêtements, et le cœur maléfique du sac qui pulsait dans la cave. La chasse venait de commencer.

Chapitre 9

Territoire Occupé

Le brouillard n'était pas une simple météo ; c'était un suaire. Il s'accrochait aux façades lépreuses de Saint-Loup-sur-Semouse, une commune qui n'avait plus de saint que le nom et plus de bois que des souches pourries par l'humidité. Ce matin-là, une brume opaque dévorait les sons et rendait les silhouettes incertaines. Dans la rue principale, les commerces encore debout se comptaient sur les doigts d'une main d'ouvrier amputée par une fraiseuse. Les autres, aux rideaux de fer définitivement baissés, ressemblaient à des dents manquantes dans la mâchoire d'un vieillard.

Le 4x4 des frères Moreau émergea de l'ombre comme un prédateur. C'était un vieux Patrol noir, rehaussé, couvert d'une croûte de boue qui masquait les plaques d'immatriculation. Le diesel martelait le silence. Il ne roulait pas, il patrouillait. À l'intérieur, Franck Moreau tenait le volant de ses larges battoirs aux phalanges blanchies. À côté de lui, son frère Jo, plus jeune, plus nerveux, tripotait un couteau papillon avec une dextérité machinale.

Le véhicule s'immobilisa devant « Le Terminus ». Franck coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que le moteur. Les deux frères descendirent. Leurs bottes claquèrent sur le bitume défoncé. Ils n'avaient pas besoin de parler : leur simple présence déclarait la guerre.

Ils entrèrent. L'odeur de tabac froid, de sciure et de Javel mal rincée prenait à la gorge. Trois habitués, ombres en bleu de travail, s'écrasaient devant leurs verres. Derrière le zinc, René, dont le visage évoquait une pomme de terre oubliée à la cave, cessa d'essuyer un verre.

— On cherche un truc, dit Franck. Sa voix était une pierre qui roule au fond d'un puits.

René déglutit. Sa pomme d'Adam fit un va-et-vient nerveux dans son cou parcheminé. Franck s'accouda au bar.

— On cherche ce qui n'est pas à sa place. Une grosse cylindrée allemande. Elle est passée avant-hier soir. Dans le sens de la descente.

René baissa les yeux sur son torchon.

— Il passe du monde sur la départementale, Franck... Les gens qui coupent pour éviter le péage...

— Ne me prends pas pour un con. Ici, même les corbeaux volent sur le dos pour ne pas voir la misère. Une bagnole à cent mille balles ne passe pas inaperçu. Surtout quand elle n'en ressort pas.

Franck alluma une cigarette sans demander. La fumée bleue s'enroula autour de l'ampoule nue.

— On nous a dit que Yannick était de sortie. Le Vautour. Sa dépanneuse a été vue près du virage de la Combe Noire.

Mareuil, un vieux client, tenta de se lever pour s'éclipser. Jo fut sur lui en deux enjambées, posant une main pesante sur son épaule. L'ancien se rassit, le regard fixé sur son vin.

— Le vieux s'en va déjà ? demanda Jo avec un sourire qui ne touchait pas ses yeux. On n'a pas encore payé la tournée.

L'air s'était figé. Dans le silence, on entendait seulement le grésillement d'un vieux

frigo et la respiration courte de René.

— Je n'ai rien vu, murmura René. Yannick, il fait son boulot. Les gens se plantent, il ramasse les miettes. C'est l'hiver, le givre ne pardonne pas.

— Le givre, c'est pour les amateurs, trancha Franck. Yannick a ramassé quelque chose qui appartient à des gens que tu n'as pas envie de connaître. Et comme c'est sur notre secteur, ça nous regarde.

Il écrasa sa cigarette dans un cendrier en plastique, lentement.

— On va faire le tour, René. La boulangère, le garagiste, même le curé s'il n'est pas mort. Et si on apprend que quelqu'un a fermé les yeux ou, pire, qu'il a aidé le Vautour à planquer son butin, on reviendra. Et on ne demandera plus poliment.

Ils ressortirent. Le givre craquait sous leurs pas, un bruit de verre brisé. La boutique de Mme Vasseur était étroite, chauffée à blanc par le fournil. La commerçante sursauta à leur entrée. Sa peau grise était marquée par des décennies de réveils à trois heures du matin.

— Messieurs Moreau, dit-elle, la voix tremblante.

— On cherche à savoir qui a discuté avec Yannick, dit Franck. Il paraît qu'il a l'air soucieux, notre dépanneur.

Jo s'empara d'un pain au chocolat, le mangea sans payer. Les miettes tombaient sur le carrelage. Mme Vasseur baissa les yeux.

— Il est passé hier matin. Il n'a rien dit. Il ne dit jamais rien.

— Écoutez-moi bien, interrompit Franck en s'approchant. Ce territoire est à nous. Si Yannick, un syndicaliste raté qui ramasse des carcasses, se met à jouer dans la cour des grands, il va falloir choisir son camp. Et le mauvais camp, c'est celui où l'on finit avec sa vitrine en miettes.

La femme s'accrocha au comptoir.

— Il... il a demandé si le Lieutenant Cassel était passé au village. Il avait l'air traqué.

Franck échangea un regard avec Jo. Cassel. Le flic qu'ils tenaient par les bourses depuis dix ans. Ils remontèrent dans le Patrol. L'ancienne usine surveillait la vallée comme un spectre. Jadis, des centaines de voitures s'y alignaient. Aujourd'hui, les ronces envahissaient les parkings.

À deux kilomètres, dans l'obscurité glacée de son atelier, Yannick écoutait le silence. Une ampoule nue se balançait, faisant danser les ombres des outils. Ses mains étaient noires, le cambouis incrusté jusque dans les lignes de la vie. Sous l'établi, derrière une pile de pneus, se trouvait le sac.

Il n'avait pas compté l'argent. Il n'avait pas besoin de le faire pour en sentir le poids. Ce n'était pas seulement du papier. C'était chaque heure supplémentaire non payée, chaque insulte du contremaître, chaque humiliation devant Pôle Emploi. C'était sa prime de licenciement, payée avec dix ans de retard par le diable en personne.

Il se revoyait sur la route, la veille. La voiture dans le fossé. L'homme au volant, la blessure à la gorge. Yannick n'avait pas tué l'homme ; il l'avait simplement laissé s'éteindre. Il avait éteint la vie et branché le treuil.

Le Patrol arriva. Le grondement du diesel remonta par la dalle de béton. Yannick saisit sa clé de 40 cm. L'acier était si froid qu'il lui brûlait la paume. Le rideau de fer s'éleva dans un gémissement de pignons mal huilés. Les frères Moreau restèrent sur le seuil, la neige tombant derrière eux. Franck entra le premier, les mains dans ses poches de cuir. Jo, à ses côtés, tenait une barre à mine.

— Enfin, dit Franck. On commençait à croire que t'étais mort de froid.

Il inspecta la dépanneuse, notant les éclats de peinture étrangère sur le plateau.

— Bel outil, Yannick. On cherche un sac, un Adidas noir. Pas le genre de truc qu'on oublie.

— J'ramasse des épaves, Franck. Pas des bagages. Allez demander à Cassel.

— Cassel est à nous. Il a fouillé la bagnole avant toi. Alors, soit le mort a avalé le sac, soit tu as eu les mains baladeuses.

Jo contourna Yannick. L'espace semblait se réduire.

— J'ai rien pris, dit Yannick d'une voix sourde.

— T'as toujours été un mauvais menteur. C'est pour ça que t'as perdu tes négociations à l'usine. T'as pas le cuir assez dur.

D'un mouvement brusque, Jo projeta Yannick contre l'établi. Des outils s'écrasèrent au sol. Yannick se redressa, livide, serrant son morceau d'acier.

— Sortez de chez moi.

Franck s'approcha de son oreille. Son souffle sentait le tabac rance.

— On reviendra demain. Si le sac n'est pas sur la table, on s'occupera de toi comme d'une bête blessée qui traîne trop longtemps. On l'achève par pitié.

Ils ressortirent. Le moteur rugit, les pneus patinèrent sur le givre, puis le véhicule disparut dans la brume. Yannick abaissa le lever du rideau de fer. Le garage se referma, l'emprisonnant dans son tombeau de métal.

Il ne dormirait pas. Il s'assit par terre, le dos contre une carcasse de tracteur. Il était une pièce d'usure en acier trempé. Il n'était pas un voleur, il était le résultat d'une

équation : vide social plus désespoir égale survie.

Il ferma les yeux, écoutant le vent hurler dans les tôles. Dans le silence de l'atelier, le seul son qui subsistait était le craquement sec du givre sur le toit.

Chapitre 10

L'Éclat de Verre

La nuit n'était pas noire ; elle était d'un gris de plomb, une masse solide qui s'insinuait dans les bronches à chaque inspiration. Dans cette plière de la Haute-Marne, l'hiver ne tombait pas, il s'installait comme une armée d'occupation. La morsure méthodique de l'air pétrifiait la boue des bas-côtés, transformant les ornières en pièges d'acier.

Le Lieutenant Cassel gara sa 308 devant le hangar de Yannick. Il coupa le contact. Le silence ne fut pas une absence de bruit, mais une présence minérale, seulement hachée par les cliquetis du moteur qui refroidissait. Cassel resta immobile, les mains crispées sur le volant. Ses articulations criaient. À cinquante-sept ans, l'humidité des vallées n'était plus un décor, c'était un parasite qui s'attaquait à son cartilage, le rappelant à sa condition de prédateur usé. Il palpa ses genoux raidis, grimaça, puis ouvrit la portière.

L'air humide s'engouffra, chassant les relents de tabac froid. Ses bottines craquèrent sur le givre. Devant lui, le garage ressemblait à un cadavre de tôle. L'œil neuf du Berliet jurait sous le néon blafard qui filtrait à travers les vitres encrassées. Cassel n'eut pas besoin de s'approcher davantage ; la propreté suspecte du polycarbonate valait aveu. Dans cette remise où tout n'était que cambouis et fatigue, ce phare brillait comme une trahison.

Il poussa la porte latérale. Le métal gémit.

À l'intérieur, l'odeur de gasoil froid et de limaille de fer lui sauta à la gorge. Yannick était là, debout près de son établi, une clef à molette de douze pouces à la main. Le «

Vautour » ne bougeait pas. Ses mains, incrustées d'une huile noire que même le savon à ponce n'effaçait plus, tremblaient imperceptiblement.

— Tu travailles tard, Yannick.

Le dépanneur ne répondit pas. Il fixa le lieutenant avec ce regard fuyant des hommes qui ont trop longtemps regardé le fond du fossé. Cassel s'approcha de la dépanneuse. Il passa un doigt ganté sur le bloc optique fraîchement posé.

— C'est du propre. Un peu trop. Sur la D12, j'ai ramassé un fragment de phare. Du verre épais, strié. Le genre qu'on ne monte plus que sur les vieux monstres comme le tien.

Cassel sortit de sa poche l'écaille de polycarbonate. Il la posa sur l'établi, entre un bidon de liquide de frein et une pile de chiffons gras. La preuve tranchante brilla sous l'ampoule nue.

— Le type dans la berline allemande n'est pas mort sur le coup, reprit Cassel. Il a eu le temps de voir quelqu'un s'approcher. Quelqu'un qui n'a pas appelé le 17. Quelqu'un qui a préféré fouiller le coffre pendant qu'il s'étouffait avec son propre sang.

Yannick lâcha sa clef. Le choc du métal sur le béton résonna comme un coup de feu.

— Ce n'était pas un vol, lâcha l'ouvrier d'une voix sourde. C'était une saisie sur salaire. Vingt ans de ma vie sont partis dans les bennes de l'usine quand ils ont tout délocalisé. Ce sac, c'est ma retraite.

— Ta retraite est une pièce à conviction, Yannick. Et les frères Moreau rodent. Ils savent qu'il manque une partie du chargement.

Cassel ne buvait pas son amertume, il l'habitait. Il regarda Yannick, non pas comme

un flic observe un suspect, mais comme un naufragé scrute un autre survivant sur un radeau trop petit. Il n'était plus question de justice ; la justice était un luxe pour les gens qui avaient de l'espoir. Ici, il n'y avait que la survie et le poids des traites.

— Combien ? demanda Cassel.

Le silence qui suivit fut brutal. Yannick fit un pas vers le fond du hangar, écarta une bâche de camion moisie et sortit un sac de sport noir. Il le posa sur l'établi. L'odeur du cuir neuf et de l'encre fraîche se mêla à celle du vieux gasoil. Yannick ouvrit la fermeture éclair. Les liasses étaient serrées, compactes.

— La moitié, dit Cassel. Je ne mets pas l'éclat sous scellé, et tu disparais avant que les Moreau ne transforment ton garage en abattoir.

Les mains de Cassel, d'ordinaire si lentes, saisirent les billets avec une précision mécanique. Il divisa le butin, sans un mot. C'était le prix de son silence, le linceul de sa carrière. Il glissa sa part sous sa veste en Gore-Tex, contre son cœur fatigué. Le froid sembla soudain moins mordant.

Soudain, un vrombissement lourd déchira la nuit à l'extérieur. Un moteur puissant, des pneus agraires écrasant le gravier gelé. Des faisceaux de lumière balayèrent les vitres, projetant des ombres gigantesques sur les murs de parpaings.

Yannick se figea. Cassel éteignit la lampe d'un geste réflexe.

— Le Defender des Moreau, souffla Yannick.

Le lieutenant dégaina son Sig Sauer. Le clic métallique du cran d'arrêt fut le dernier son humain avant que le fracas de la porte de tôle ne secoue tout le hangar. Dans l'obscurité, l'éclat de verre sur l'établi ne brillait plus. Il n'y avait plus que l'odeur de la poudre et l'attente de l'inévitable. Les prédateurs étaient là, et la Diagonale du vide

s'apprêtait à digérer ses restes.

Chapitre 11

La Première Fêlure

Le jour s'était levé sans soleil, une simple dilution du gris dans le noir. Dans la vallée, le brouillard s'était installé comme une ouate sale qui étouffait jusqu'au cri des corbeaux. Dix minutes durant, Yannick laissa le vieux diesel de la dépanneuse cogner dans ses vertèbres. Ses mains, soudées au volant en bakélite, portaient le deuil de l'usine : une graisse incrustée sous le derme que même l'acide ne parvenait plus à mordre.

Il éteignit le contact. Le silence qui suivit fut plus lourd que le fracas du moteur, un silence de tôle froide et de terre mouillée. Sur le siège passager, il sentait le poids invisible du sac de sport qu'il avait dissimulé sous la dalle de béton, au fond de l'atelier, là où la fosse de vidange servait désormais de tombeau à son secret. L'argent n'était plus du papier ; c'était une masse de plomb qui tirait sur les fondations du bâtiment et sur sa propre vie.

Il descendit de cabine. Ses bottes de sécurité écrasèrent le givre des graviers avec un craquement sec, comme un os qui rompt. Il devait se montrer. L'absence attire l'œil, la routine l'endort. Il quitta le garage à pied pour rejoindre le bourg.

Le trajet bordait les hangars de l'ancienne usine de mécanique. Les vitres brisées ressemblaient à des orbites vides. C'était là qu'il avait passé vingt-cinq ans, là qu'il avait tenu les piquets de grève avant que le site ne devienne une carcasse dépecée par les récupérateurs de métaux. Yannick détourna les yeux. Le passé n'avait plus rien à lui vendre.

Le bourg apparut, quelques maisons en pierre serrées contre le vent d'Est. Le rideau

de fer du "Commerce" était à moitié levé. L'odeur le frappa de plein fouet : un mélange de tabac froid, de vinasse et d'humidité humaine. L'odeur de la défaite. Derrière le zinc, Martine essuyait un verre. Elle ne leva pas les yeux. Elle connaissait le bruit des pas de chaque homme du canton.

— Un noir, dit Yannick.

Sa voix sonnait comme un mécanisme manquant de lubrifiant. Martine posa la tasse sur le Formica écaillé.

— T'as pas une mine de premier communiant, Yannick. Encore une sortie nocturne ?

Il ne répondit pas. Dans le coin de la salle, près du radiateur qui cliquetait, les frères Moreau étaient assis. Bruno, l'aîné, une brute au visage marqué par la petite vérole, et Kevin, le gamin nerveux. Bruno se tourna lentement, ses yeux comme deux billes sombres enfoncées dans une graisse de prédateur.

— Paraît qu'y a une bagnole qu'est jamais arrivée, lança Bruno d'une voix traînante. Une grosse cylindrée. Noire.

Un froid plus vif que le givre extérieur descendit le long des côtes de Yannick. Il porta la tasse à ses lèvres sans ciller, le corps pétrifié par une rigidité de vieux délégué qui ne lâche rien.

— Les routes sont mauvaises, finit-il par dire. Le givre ne pardonne pas.

— On a entendu ton plateau sur la départementale 4, insista Bruno. Vers deux heures.

Le mensonge devait être ajusté au millimètre. Une pièce mécanique de précision.

— J'ai reçu un appel pour une batterie chez la vieille Merlin. J'ai rien vu d'autre que

du brouillard.

Kevin Moreau ricana, un son sec, désagréable.

— Bizarre. La vieille Merlin est à l'hospice depuis l'été dernier. Elle a plus de bagnole, Yannick.

L'épuisement lui avait fait négliger le détail qui tue. La salle du bar sembla rétrécir. Le silence se fit pesant, seulement rompu par le martèlement du radiateur.

— Alors c'était peut-être la veille, dit Yannick en posant une pièce de deux euros sur le comptoir. Les jours se ressemblent.

— T'es devenu distrait, intervint Bruno en se levant. Un homme qui oublie chez qui il va, c'est un homme qui a la tête ailleurs. Ou qui a trouvé quelque chose de lourd.

Bruno s'approcha, dégageant une odeur de chien mouillé. Yannick ne recula pas. Des années à redresser des châssis lui avaient donné des bras comme des câbles de remorquage.

— Qu'est-ce que tu veux, Bruno ?

— Ce qui est à nous. On n'aime pas que les ramasseurs de miettes jouent les banquiers.

Kevin contournait Yannick par la gauche. La tactique de la meute.

— On a vu les traces du plateau dans le ravin, siffla le gamin. Et une flaque d'huile pas encore lavée par la pluie.

— C'est mon secteur, dit Yannick. Si vous avez un problème avec ma conduite, allez

voir les flics.

Bruno eut un sourire jaune.

— Cassel ? On l'a vu. Il cherche aussi la voiture. On se demande bien pourquoi un flic s'intéresserait à une disparition pas signalée.

Yannick poussa l'épaule de Bruno pour se frayer un chemin. Ce fut un geste brusque, calculé. Bruno chancela, surpris par la force de l'ancien délégué.

— On passera au garage, Yannick, cracha Bruno alors que ce dernier atteignait la porte. La nuit est longue par ici. Les accidents n'arrivent pas qu'aux autres.

Yannick sortit sans un mot. Il marcha vite, le souffle court, s'attendant à chaque instant à entendre un moteur accélérer derrière lui. Lorsqu'il atteignit son atelier, il verrouilla tout. Il n'alluma pas la lumière. Il s'assit sur un pneu, la clé de trente-deux posée sur les genoux, et fixa la porte.

Le téléphone sonna dans le bureau vitré. Un cri strident qui ricocha contre la tôle. Il décrocha.

— Yannick ? C'est Cassel.

Le flic fit une pause, on entendit le bruit d'un briquet.

— Les Moreau sont nerveux. Ils cherchent du matériel qui n'est pas arrivé. Je ne t'appelle pas pour la loi, Yannick. Je t'appelle parce que je n'ai pas envie de te ramasser dans un champ. Si tu as trouvé quelque chose, débarrasse-t'en. Ces types ne s'adressent pas aux assurances.

— Je n'ai rien pour toi, Cassel.

— Alors dors bien. Si tu y arrives.

Yannick reposa le combiné. Ses mains étaient immobiles, figées par une tension qui lui broyait les os. Il retourna dans l'atelier sombre. Il savait que ce n'était qu'un sursis.

Soudain, au loin sur la départementale, une lueur perça le brouillard. Deux globes jaunâtres qui s'approchaient au pas. Une voiture qui ne luttait pas contre la pente, mais qui la dominait. Yannick resta dans l'ombre de la dépanneuse, serrant sa clé de fer. Les phares balayèrent les vitres encrassées du garage, projetant des ombres distordues sur les murs de parpaings nus.

La voiture s'arrêta devant le portail. Elle resta là, moteur tournant, ses faisceaux braqués sur l'atelier comme les yeux d'un prédateur observant sa proie au fond d'un terrier. Yannick ne bougea pas. Il retint son souffle, les poumons brûlés par l'air glacial et l'odeur persistante de la limaille.

Le Vautour n'était plus le prédateur. Il était devenu la carcasse. Et les loups venaient de s'arrêter pour dîner.

Chapitre 12

La Proposition de Cassel

Le cambouis tatouait les sillons de ses paumes. Yannick maniait la clé à pipe avec une lenteur de prêtre officiant devant une carcasse, celle d'une bétailière à bout de souffle qui semblait avoir renoncé à toute dignité mécanique. L'obscurité dans le garage n'était pas une absence de lumière, mais une matière visqueuse, un amalgame d'huile usagée et de suie de diesel. Chaque tour d'écrou arrachait un cri de métal rouillé qui résonnait sous les tôles du toit.

Le froid n'était plus un inconfort, mais un compagnon hargneux qui mordait les articulations. Yannick souffla sur ses doigts, sa respiration formant un panache grisâtre sous la lueur d'un néon agonisant. Le tube fluorescent grésillait, jetant des éclairs stroboscopiques sur les murs de parpaings nus et les vieux calendriers jaunis, reliques d'une époque où l'usine tournait encore à plein régime.

Un craquement de gravier gelé sous une semelle de cuir brisa la symphonie des gouttes de condensation. Yannick ne se redressa pas. Il resta le dos courbé, les muscles de la nuque tendus, écoutant le silence se refermer sur l'intrus.

— Tu travailles tard, Yannick. Même pour un homme de ta trempe.

La voix était rocailleuse, usée par le tabac brun. Le lieutenant Cassel se tenait dans l'embrasement de la porte latérale, silhouette massive dont l'imperméable semblait boire l'humidité de la nuit. Yannick finit de desserrer l'écrou, posa l'outil sur l'établi et se retourna. Ses yeux injectés de fatigue rencontrèrent ceux du flic. Cassel n'avait rien d'un représentant de la loi ; il n'était qu'un fonctionnaire de la misère humaine, parfaitement fondu dans le décor.

— Faut bien que quelqu'un ramasse la merde, répondit Yannick d'une voix monocorde.

Cassel avança, ses bottes laissant des traces sombres sur le ciment maculé. Il s'approcha d'une Peugeot broyée, l'avant enfoncé comme un poing dans un ventre mou. Il passa une main gantée sur le capot déformé.

— C'est du beau travail, le remorquage de l'autre nuit sur la départementale 14. Le brouillard était épais comme de la mélasse. On n'y voyait pas à deux mètres.

Yannick sentit une pointe de glace lui percer le sternum. Il saisit un chiffon gras et commença à s'essuyer les mains, frottant frénétiquement pour faire disparaître le noir sous ses ongles.

— On fait ce qu'on peut, Lieutenant. La route était glissante.

Cassel se tourna vers lui. Ses yeux étaient deux fentes sombres sous des sourcils broussailleux.

— Ce qui m'intrigue, Yannick, ce n'est pas l'accident. Des types qui se plantent parce qu'ils sont trop pressés de rentrer dans leur clapier, j'en vois toutes les semaines. Non, ce qui m'intrigue, c'est le vide. Le vide dans le coffre. Le vide dans les rapports. On sait que cette bagnole transportait quelque chose qui appartient aux frères Moreau. Et ils sont nerveux. Ils pensent que quelqu'un a profité du brouillard pour se servir.

Yannick ne cilla pas, bien que sa mâchoire fût contractée au point de lui faire mal. L'image de l'homme agonisant dans la carcasse fumante lui revint en mémoire. Le râle, le sang sur le volant, et ce sac noir, au cuir chimique, qu'il avait saisi avant de reculer dans l'ombre. Une saisie sur salaire pour toutes les années volées par l'usine.

— Je n'ai rien vu, dit Yannick. Quand je suis arrivé, il n'y avait que de la tôle et du sang.

Cassel laissa échapper un rire sec. Il alluma une cigarette avec un Zippo dont le clic métallique trancha le silence. La fumée bleue monta vers la brume du plafond.

— À Paris, ils tracent des traits sur des cartes et appellent ça le vide. Ils ne savent pas qu'ici, le vide a un poids. Et qu'il finit par écraser tout le monde. Regarde-toi. Tu étouffes dans ce trou. On le voit sur ta gueule.

Yannick serra le chiffon dans son poing. La menace était là, tapie derrière la fatigue du flic.

— Où est-ce que vous voulez en venir ?

Cassel expira lentement la fumée vers lui.

— Je n'ai aucune envie de remplir de la paperasse pour que les Moreau récupèrent leur mise et que toi, tu finisses derrière des barreaux. Ce serait un gâchis. Je suis à trois ans de la quille, Yannick. Trente-sept ans à ramasser des ivrognes pour une retraite qui me paiera à peine mon chauffage. Ce que je propose, c'est une assurance-vie. Je couvre tes traces. Je classe l'accident. Personne ne se demandera pourquoi le dépanneur a de quoi s'acheter une vie ailleurs.

Le silence retomba, plus pesant. Dehors, le vent faisait vibrer les plaques de tôle avec un gémissement métallique.

— Et le prix ? demanda Yannick.

Cassel écrasa son mégot du bout de sa botte.

— La moitié. Pas un centime de moins. On partage le poids du péché. À deux, c'est plus léger.

Yannick regarda ses mains noires. Cassel n'était pas une menace qu'on écarte, c'était son nouveau geôlier. En acceptant, il ne faisait que changer de cellule.

— Les Moreau ne s'arrêteront pas, murmura Yannick.

— Laisse-moi m'occuper d'eux. Je sais comment leur parler. On est de la même terre.

Cassel recula vers la sortie. Avant de franchir le seuil, il s'arrêta.

— Réfléchis bien. Tu as jusqu'à demain soir. Si je n'ai pas de signe, les Moreau recevront une information anonyme. Et à côté d'eux, je suis un saint.

Il disparut dans la nuit humide. Yannick resta immobile sous le néon. Il n'était plus le Vautour. Il était la proie. Il se dirigea vers la fosse de vidange, une excavation rectangulaire où stagnait un mélange d'eau et d'huile. Il descendit les marches de béton. L'air y était rance.

Il saisit un tournevis et un marteau pour attaquer une plaque de tôle vissée dans la paroi de la fosse. Chaque coup de marteau résonnait comme un glas. *Clang. Clang.* La première vis céda dans un crissement de métal torturé. Il remonta chercher le sac noir, celui qui dégageait une odeur de cuir neuf et de froid, et le déposa dans la niche humide avant de revisser la plaque.

Quand il remonta, il était épuisé. Il s'assit sur un tabouret au skaï déchiré.

Vingt-quatre heures pour décider s'il devenait l'associé d'un flic usé ou la cible de deux psychopathes. Il n'y avait pas de choix. Dans ce pays, on s'enfonce juste un peu plus profondément dans la brume.

L'aube arriva sans espoir, un gris laiteux qui révélait la neige tombée pendant la nuit. Elle recouvrait les carcasses de voitures dans la cour, transformant les épaves en tumulus blancs. Yannick but un café noir, sans sucre, sentant la brûlure descendre dans sa gorge.

Il actionna la chaîne du rideau de fer. Le fracas du métal remplit le vallon. Il sortit sur le perron. Le ruban d'asphalte de la départementale était désert. Il repensa aux yeux du mourant. La culpabilité n'était plus un sentiment, mais une érosion qui travaillait ses fondations.

Soudain, un moteur puissant et mal réglé déchira le silence de la vallée. Yannick se figea. Il reconnaissait ce son. Le pick-up des Moreau. Le véhicule s'arrêta net devant le garage, projetant de la boue gelée contre le grillage.

Un coup violent frappa le rideau de fer. Puis un autre. La voix de Sylvain Moreau monta, rauque comme un aboiement :

— Yannick ! On sait que t'es là ! Ouvre cette merde !

Yannick se releva. Son cœur cognait contre ses côtes. Il n'avait plus de treuil, plus de câbles. Il ne lui restait que sa ruse. Il saisit la chaîne et tira. Le rideau monta avec un grincement définitif.

La neige s'engouffra dans l'atelier. Devant lui, deux silhouettes massives se découpaient contre le ciel livide. Sylvain Moreau le fixait, les yeux pleins d'une faim carnassière. Yannick esquissa un sourire qui n'avait rien de joyeux. Il était le Vautour, et il était temps de voir qui, des loups ou de lui, aurait le dernier morceau.

— Vous tombez bien, les gars, dit-il d'une voix qui ne tremblait pas. Le café est encore chaud.

Chapitre 13

La Nuit des Fossoyeurs

La neige ne tombait pas. Elle attaquait. Elle arrivait de l'Est par vagues horizontales, de fines aiguilles de glace qui flagellaient la tôle de l'atelier et s'insinuaient sous le col du bleu de travail de Yannick. Dans l'obscurité de la remise, seule une ampoule nue, pendue à un fil torsadé, oscillait sous les courants d'air. Elle jetait une lueur jaune sur la carcasse de la Mercedes. Ce n'était plus une voiture. C'était un froissement de métal noir, un accordéon d'acier qui avait englouti la vie d'un homme. Yannick cracha par terre. Sa salive gela presque instantanément sur le béton fissuré.

Il s'approcha du treuil. Ses mains, dont les articulations noueuses racontaient vingt ans de mécanique et de grèves sans lendemain, tâtonnèrent dans l'ombre. Il connaissait chaque levier, chaque boulon de cette machine. Le gasoil sentait fort. Une odeur âcre qui masquait celle, plus ténue, de la charogne froide. À l'intérieur de l'habitacle broyé, le conducteur était toujours là. Yannick ne le regardait plus comme un homme. Pour lui, c'était une pièce à traiter. Un poids mort. Le sac de sport rempli de liasses reposait dans le coffre de son propre utilitaire. Ce n'était pas de l'argent volé. C'était une saisie sur salaire. Une compensation pour l'usine fermée un matin de novembre, pour la dignité arrachée sous les néons de la salle de pause quand le liquidateur avait annoncé que tout était fini.

Il actionna la commande du plateau hydraulique. Le sifflement des vérins déchira le silence. Le plateau s'inclina lentement, venant lécher le sol encombré de poussière. Yannick saisit le câble d'acier. Le froid du métal lui brûla la paume. Il s'agenouilla dans la boue neigeuse infiltrée sous la porte. Ses genoux craquèrent. Il fixa le crochet sur le train avant de la Mercedes. Le châssis était tordu. Il dut s'escrimer avec une barre à mine pour libérer un passage. L'effort faisait monter une chaleur moite sous

son tricot de peau. Il pensait aux frères Moreau. Ils n'étaient pas loin. Ils étaient comme les loups de cette région : ils ne chassaient pas pour la gloire, mais pour la viande. S'ils trouvaient la voiture avant qu'il ne l'ait dépecée, la partie serait finie.

Il appuya sur le bouton d'enroulement. Le câble se tendit, vibrant comme une corde de contrebasse. La Mercedes tressaillit. Avec un gémissement de ferraille, elle commença sa lente ascension sur le plateau. Le cadavre, à l'intérieur, bascula légèrement sur le côté. Sa tête vint frapper la vitre latérale étoilée. Un bruit sourd. Le bruit d'un fruit trop mûr qu'on pose sur une table. Yannick ne frémit pas. Une fois la voiture stabilisée, il ne monta pas en cabine pour rejoindre la carrière. Il fallait agir ici, tout de suite. Le temps manquait. Les Moreau tournaient.

Il empoigna la grosse disqueuse. Le poids de l'outil était une ancre. Il brancha le câble, vérifia le disque de diamant. L'odeur de l'ozone et de l'électricité statique satura l'air. Il posa le disque sur le montant de la portière. Il pressa la gâchette. Le hurlement de la machine déchira la nuit. Une gerbe d'étincelles orange et bleues jaillit, illuminant le garage d'une clarté d'enfer. Yannick ne portait pas de lunettes. Les éclats de métal lui brûlaient le visage. Il découpait sa propre vie, il sciait les ponts qui le reliaient encore au monde légal. La sueur coulait dans ses yeux, mêlée à la poussière de fer. Son cœur cognait contre ses côtes, un battement sourd de bielle mal graissée.

Chaque section de tôle qui tombait sur le béton était un morceau de preuve qui s'évanouissait. Il travaillait avec une précision de boucher industriel. Le bruit était assourdissant, un vacarme qui couvrait le vent. Alors qu'il s'attaquait au montant central, une lueur balaya les vitres hautes de l'atelier. Des phares. Un véhicule venait de s'arrêter devant le rideau de fer.

Yannick ne coupa pas la disqueuse immédiatement. Il finit son entaille dans un hurlement de métal supplicié. Puis il relâcha la gâchette. Le disque ralentit dans un sifflement décroissant, jusqu'à ce que le silence reprenne sa place. Un silence qui eut

le poids d'une sentence.

On frappa à la porte. Trois coups secs. Yannick posa l'outil fumant sur l'établi. Il s'essuya les mains sur un chiffon saturé d'huile noire. Il alla ouvrir.

Le lieutenant Cassel se tenait là, le col de son imperméable relevé, les joues marbrées par le gel. La neige fondait sur son chapeau, formant de petites rigoles sombres. Il n'avait pas de gyrophare, pas de sirène. Juste ses yeux de chien battu qui fixaient la carcasse éviscérée derrière Yannick.

— T'as mis le temps, Yannick, dit Cassel. Sa voix était éraillée par le tabac et l'humidité.

— Je bossais.

— Je vois ça. T'as jamais été très bon pour les puzzles, mais pour la démolition, t'as un vrai talent.

Cassel entra sans y être invité. Il contourna la dépanneuse, observant les étincelles encore rouges qui mouraient sur le béton. Il s'arrêta devant le plateau, là où le sang se mélangeait à la limaille de fer.

— On nous a vendu la fibre et le progrès, Yannick, reprit le flic en sortant un paquet de cigarettes froissé. Au final, on a juste des nids-de-poule et des usines en ruine. On est les oubliés, toi comme moi. Mais là, t'as poussé le bouchon un peu loin. Les Moreau cherchent leur marchandise. Et moi, je cherche une raison de ne pas t'embarquer.

Yannick ne répondit pas. Il fixa la disqueuse sur l'établi. L'image du disque qui s'arrête net restait gravée dans ses pupilles, métaphore parfaite de sa propre existence. Il regarda ses mains rouges et gonflées, puis le sac caché sous le siège de l'utilitaire.

La nuit des fossoyeurs s'achevait. Dehors, la neige continuait de recouvrir la route, effaçant les traces de ceux qui n'auraient jamais dû sortir.

Chapitre 14

La Trace Fraîche

Le brouillard n'était pas une simple vapeur d'eau ; c'était une lèpre grise qui s'accrochait aux sapins décharnés et s'insinuait sous les cols des parkas. Au bord de la départementale 904, là où le bitume s'effritait en dentelle de goudron avant de sombrer dans le fossé, la Citroën des frères Moreau attendait, moteur coupé.

Sylvain descendit du véhicule. Ses bottes de sécurité s'enfoncèrent dans le tapis de feuilles mortes. Derrière lui, Franck, le cadet, sortit à son tour. Franck était une masse de muscles mal dégrossis, un homme dont l'intelligence s'était réfugiée tout entière dans ses mains, des battoirs calleux capables de tordre un fer à béton. Ils se tenaient au bord du ravin de la Combe-aux-Loups. En bas, l'obscurité était une masse solide.

— C'est ici, grogna Sylvain. L'odeur ment pas.

Une note métallique, ferreuse, montait de l'humus. Le mélange âcre du liquide de refroidissement et du sang qui s'oxyde. Sylvain alluma une lampe torche. Le faisceau blanc balaya le chaos des branches brisées. Ils descendirent la pente raide, glissant sur le schiste mouillé. En bas, il n'y avait plus rien. Juste un rectangle de boue aplatie, libéré du givre. La voiture — leur voiture, celle qui contenait le sac — avait disparu.

Sylvain s'accroupit, passant ses doigts sur le sol avec une lenteur de géologue.

— Regarde ça, Franck.

La lampe éclaira deux sillons profonds, parallèles. Ce n'étaient pas des traces de pneus, mais des morsures nettes dans la terre.

— Des stabilisateurs, murmura Sylvain. Des vérins hydrauliques. Le type s’est ancré sur le chêne là-haut pour faire levier avec un câble de seize millimètres. Un travail de pro. Un gars qui a l’habitude de sortir des grumiers de quarante tonnes des fossés de la Meuse.

Il balaya le fond du trou et s’arrêta sur deux marques circulaires, compactes.

— Des patins en téflon, souffla-t-il. On connaît qu’un seul mec dans le canton qui a modifié son treuil pour pas abîmer les châssis quand il fait de la récup’ de luxe. Un seul mec qui a assez de couple sur son camion pour remonter deux tonnes sur une pente à quarante degrés sans péter une durite.

— Le Vautour, lâcha Franck en serrant les poings.

— Yannick, confirma Sylvain. L’ancien délégué qui pleurait sur ses machines quand Mecaprecia a mis la clé sous la porte. Il s’est pas contenté de ramasser les débris. Il a ramassé notre pognon.

Ils remontèrent vers la Citroën. Sylvain s’arrêta devant le tronc du chêne où le câble avait mordu. Le bois suintait encore.

— Il a utilisé sa poulie de mouflage. Celle qu’il a soudée lui-même l’été dernier. La soudure laisse une strie sur le câble. On la retrouvera sur sa bobine. Allez, monte. On va aller voir si le Vautour a encore son bec.

À quelques kilomètres de là, dans le creux de la combe, le garage de la Vieille Forge était un îlot de tôle perdu dans le noir. Yannick était debout devant son établi, une clé de douze à la main. Il ne réparait rien. Il regardait ses mains. Elles tremblaient.

Le sac était là, dissimulé sous une bâche huileuse au fond de la fosse de vidange.

Pour Yannick, ce n'était plus de l'argent. C'était une présence physique, une masse qui irradiait une chaleur toxique. Depuis qu'il l'avait sorti de la carcasse, il se sentait muté. Il n'était plus le délégué respecté, mais une bête de proie aux aguets. Il revoyait le visage du conducteur dans le faisceau de sa lampe, un type de la ville avec des chaussures trop fines. Yannick avait laissé la mort faire son œuvre, patiemment, le temps de décider que ce sac était son indemnité. Son remboursement pour les années de cambouis et la maison qui partait en lambeaux.

Il reposa la clé. Le tintement du métal contre le bois fatigué résonna comme un coup de feu. Dans le silence de l'atelier, l'odeur de vieux fuel et de graisse graphitée l'étouffait. Il se tourna vers son camion de dépannage, le Renault Midlum blanc garé sous les néons blafards. Il s'approcha du treuil. Dans les torons du câble d'acier, il restait des fragments de fibres de carbone. La signature du crash.

"La signature", pensa-t-il avec une soudaine sueur froide.

Il revit la scène, la précipitation du crépuscule. Il avait utilisé les stabilisateurs pour ancrer le Midlum. Il n'avait pas réfléchi. L'instinct du métier. Il avait laissé ses marques, les patins en téflon et cette soudure en diagonale qu'il avait lui-même façonnée. Pour les Moreau, c'était mieux qu'une carte de visite.

Il éteignit la rampe de néons. L'atelier fut plongé dans une pénombre bleutée. Dehors, la bise raclait la carrosserie des épaves entassées dans la cour. Yannick savait que le calme ne durerait pas. Dans ce désert rural, on ne se cache pas des locaux. On connaît chaque bruit de moteur. Les Moreau n'étaient pas des génies, mais ils étaient constants, comme le gel qui s'insinue dans les fissures pour tout faire éclater.

Il monta dans son bureau, un réduit de mélaminé perché au-dessus de la nef. Sous une pile de factures impayées et de relances de l'Urssaf, il sentit le relief du sac à travers la bâche. Il ne ralluma pas la lumière. Il se colla contre la vitre grasse. Le brouillard s'était épaissi, mais une lueur apparut soudain sur la départementale. Deux phares

jaunâtres qui perçaient difficilement l'opacité.

La voiture avançait lentement. Un cortège funèbre. Elle ralentit en arrivant à la hauteur du garage. Yannick retint sa respiration. Il reconnut la silhouette de la Citroën, un phare plus bas que l'autre. Elle ne s'arrêta pas. Elle continua son chemin, puis disparut dans le virage.

C'était un marquage de territoire. Ils lui disaient qu'ils savaient. Ils lui disaient qu'ils n'étaient pas pressés.

Yannick resta là, debout dans le noir. Ses doigts se refermèrent sur une clé à molette massive posée sur le bureau. Il ne craignait plus la prison. Ce qu'il craignait, c'était de redevenir l'homme insignifiant qu'il était avant de trouver le sac. Cet argent était sa seule preuve qu'il avait encore une volonté.

Sur la crête, Sylvain Moreau coupa le contact. Le moteur du C15 hoqueta une dernière fois. Il ne sortit pas tout de suite, imprégné d'une odeur de tabac froid. À ses côtés, Franck ne disait rien, fixant la lueur vacillante du garage en bas.

— On y va, finit par lâcher Sylvain. Doucement. On ne veut pas qu'il panique et qu'il fasse une connerie avec le pognon.

Ils descendirent vers la vallée à pied, à travers les bois de sapins. Ils se déplaçaient sans bruit, ombres parmi les ombres. Pour eux, Yannick était déjà une carcasse. Il ne le savait pas encore, mais il était déjà en train de se faire dépecer par le paysage.

Dans la Diagonale du Vide, la nuit est une longue agonie. Pour Yannick, cette nuit-là serait la dernière où il se sentirait encore humain. Car au-delà du brouillard, il ne restait plus que l'os. Et l'os finit toujours par retourner à la terre. Yannick serra son outil. Il attendait le premier coup porté contre la porte. Ce ne serait pas un simple bruit de métal. Ce serait le son de sa propre vie qui se brise.

Chapitre 15

Le Premier Crime

Le givre n'attaquait plus seulement les herbes folles ; il s'en prenait au zinc des toitures, à l'acier des carcasses, à la peau. Dans ce recoin de la Meuse, la température n'était plus une mesure, mais une agression lente. Yannick sentait le froid s'insinuer sous son bleu de travail, une morsure familière. Il marchait dans la boue pétrifiée qui craquait comme du verre brisé. Devant lui, le vieux hangar de tôle ondulée ressemblait à une baleine échouée au milieu des ronces. C'était là, sous une dalle de béton brute et rugueuse, que dormait le sac. L'indemnité.

Son souffle se cristallisait devant lui, une buée rance qui s'effilochoit dans le gel. Le silence de la plaine était une plaque d'ardoise posée sur le monde. Ici, le moindre bruit devenait suspect. Yannick tendit l'oreille. Rien. Seulement le gémissement des tôles sous la morsure de l'hiver.

Il entra. L'odeur changea. Ce n'était plus l'air libre, mais un relent de graisse figée, de rat crevé et de poussière centenaire. Il avançait sans lumière, la main effleurant les parois froides. Il atteignit le fond du bâtiment, derrière une pile de pneus de tracteur dont le caoutchouc se décomposait en une gomme noire. Il s'accroupit. Ses genoux craquèrent. Il glissa ses doigts dans l'interstice de la dalle.

Un crissement. Pas le vent. Le son d'une semelle sur le gravier mouillé. Yannick se figea. Son cœur cognait contre ses côtes, une cadence sourde.

« Yannick ? C'est toi qui fais ce boucan ? »

La voix était grasse, nasale. Goran. Goran le « Petit », une masse de muscles nerveux

au service des frères Moreau. Il tenait une lampe torche. Le faisceau blanc balaya les squelettes de ferraille.

« Allez, sors de là, le Vautour. J'ai vu ta dépanneuse planquée. »

La lumière fut une gifle. Yannick se releva lentement, les ongles noirs de cambouis. Goran s'arrêta à trois mètres, balançant une barre de fer. Son regard plongea vers la dalle dégagée. Le prédateur flairait l'argent.

« Les Moreau cherchent ce sac, Yannick. Pousse-toi. On va voir ce qu'il y a là-dessous. »

Yannick ne répondit pas. Ses doigts se refermèrent sur une clé à molette de trente centimètres ramassée sur l'établi. Un outil lourd. Solide. Goran avança, sûr de lui, méprisant ce syndicaliste déchu qui rangeait des bagnoles cassées. Il ne vit pas l'homme qui n'avait plus rien à perdre.

Quand Goran posa une main sur son épaule, le temps se figea. Ce n'était pas de la colère. C'était une nécessité technique.

Yannick frappa.

Le coup fut court, précis. La clé rencontra la tempe de Goran avec un bruit de melon fracassé. L'homme s'effondra comme une masse de viande morte. Le silence revint, plus dense. Yannick ne ressentait pas d'horreur. Ses épaules pesaient des tonnes de fonte. Le corps à ses pieds n'était qu'un encombrement de plus dans l'inventaire du hangar. Goran respirait encore, un râle guttural. Yannick se mit à califourchon sur lui. Il posa ses mains calleuses sur la gorge de l'autre. Des mains de travail. Il serra.

Il serra pour les machines démontées et envoyées en Pologne. Il serra pour les fins de mois à compter les centimes. Sous ses doigts, la trachée craqua. Un petit bruit, une

branche sèche. Tout s'arrêta.

Il n'eut pas le temps de reprendre son souffle qu'une seconde silhouette se découpa dans l'entrebâillement de la porte latérale.

« Putain, Yannick... T'as fait quoi là ? »

Dany l'Anguille. Le moustique des Moreau. Il n'était pas censé être là, mais il avait suivi Goran. Son regard passait du corps au visage de Yannick. Il ouvrit la bouche pour hurler, mais Yannick fut plus rapide. Il se jeta sur lui, le percutant de tout son poids. Ils roulèrent dans la sciure et la vieille huile. Dany se débattait, griffait, mais Yannick était une presse hydraulique. Il saisit le démonte-pneu resté au sol et frappa. Le choc. Le bruit mat du métal sur l'os. Le silence. Puis le froid, de nouveau.

Yannick se redressa, les poumons brûlants. Il avait deux cadavres sur les bras. Une fatigue immense l'écrasa. Il attrapa Dany par les chevilles pour le traîner vers la fosse de vidange, mais le vrombissement d'un moteur lourd coupa son effort.

Des phares balayèrent la façade. Une portière claqua. Le pas était lourd, assuré.

« Yannick ? Ouvre. Je sais que t'es là. »

Franck Moreau. L'aîné. La voix était calme, mais chargée d'une menace électrique. Yannick se tassa dans l'ombre, le démonte-pneu poisseux à la main.

« Ouvre, Yannick. On a tracé le GPS de la bagnole de Dany. Le point bouge plus depuis vingt minutes. Il est garé derrière ton talus. »

Le monde moderne s'invitait dans le hangar. Yannick déverrouilla le loquet avec la précision d'un artisan. Il tira la porte. Franck était là, massif dans son manteau de cuir, une cigarette au coin des lèvres. Il vit la sciure saturée de rouge, les traînées sombres

sur le béton de lait caillé. Son regard remonta vers Yannick.

« T'es devenu un loup, le Vautour ? »

Franck chercha son arme dans sa poche, mais Yannick était déjà dans le mouvement. Il ne luttait plus pour l'argent, il luttait pour ne pas disparaître. Le coup de barre de fer fut un sifflement dans l'air glacé. Il atteignit Franck à la mâchoire. L'homme bascula en arrière dans la neige. Yannick bondit, achevant le travail avec une régularité de métronome. Des coups secs. Sans haine. Juste pour éliminer la friction.

Il resta debout, seul au milieu de ses débris humains. Il les traîna l'un après l'autre vers le plateau de sa dépanneuse. Ses muscles brûlaient, son dos hurlait, mais il ne s'arrêta pas. Il les recouvrit d'une bâche huileuse, fixant les tendeurs avec une précision maniaque.

Il monta en cabine. Le diesel mit du temps à partir, peinant contre le gel. Quand il s'éloigna vers la vieille carrière de calcaire, il ne regarda pas en arrière. Le sac était toujours là-bas, sous la dalle. Il reviendrait.

Il était 4 heures du matin. Dans la Diagonale du vide, l'aube n'était qu'une nuance de gris supplémentaire. Yannick accéléra. Le moteur hurla dans la solitude de la plaine. Il n'y avait plus personne pour l'entendre. Plus personne pour le juger, à part les collines et la brume. Et elles se taisaient toujours.

La neige commença à tomber, fine, serrée. Elle recouvrait le hangar, les traces de pneus, le sang sur le seuil. Elle effaçait tout, lissant les aspérités du crime sous un linceul de suif. Yannick savait que sous cette couche blanche, le sang ne gèle jamais tout à fait. Il attend son heure. Et l'heure du Vautour venait de sonner.

Chapitre 16

L'Étau se Resserre

Le garage de Yannick n'était pas un sanctuaire, c'était un ossuaire. Sous le hangar de tôle ondulée, les carcasses de Renault et de Peugeot s'alignaient, troupeau de bêtes préhistoriques surprises par la glace. La brume ne s'était pas levée. Elle stagnait à hauteur d'homme, une vapeur grisâtre qui transformait les collines de la Meuse en fantômes géomorphologiques. L'humidité s'insinuait dans les fibres du bleu de travail, glaçait l'acier des clés à pipe et s'accrochait aux poumons.

Yannick était penché sur le moteur d'une vieille bétailière. Ses mains, gainées de cambouis, traquaient une fuite de liquide que le gel rendait insaisissable. Ses doigts étaient gourds, la douleur au creux des articulations restant le seul rappel de sa propre vie. Il ne pensait pas à la mécanique, mais au sac en toile de bâche dissimulé sous la dalle de béton de la fosse de vidange. Ce n'était pas de l'argent qu'il y avait là-dedans, c'était du temps. Des années de vie volées par la délocalisation, des heures de piquet de grève sous la pluie, des fins de mois à compter les centimes pour remplir la cuve à fioul. Cet argent était son indemnité de licenciement métaphysique, signée par le destin avec le sang du conducteur qu'il avait laissé s'éteindre dans le fossé de la D994.

Le crissement des pneus sur le gravier gelé le fit tressaillir. Un bruit sec, comme une branche cassée. Yannick ne se redressa pas. Il attendit que le moteur de l'intrus se taise. Le silence qui suivit fut plus pesant que le bruit. Puis, le claquement d'une portière et une démarche de bête de somme, celle d'un homme lesté par ses propres déboires.

Cassel entra sous le hangar sans saluer. Sa parka de service semblait trop grande pour

ses épaules voûtées. Ses yeux, bordés de rouge par le manque de sommeil et l'alcool de bas étage, balayèrent l'atelier avec une lassitude qui n'était plus qu'une façade.

— Il fait un froid de gueux, Yannick, dit Cassel d'une voix éraillée.

Yannick se redressa enfin, essuyant ses mains sur un chiffon saturé de graisse. Le cambouis ne partait plus ; il faisait partie de sa peau, marque d'infamie ou de labeur.

— C'est l'hiver, lieutenant. On n'attend pas les hirondelles.

Cassel s'approcha, assez près pour que Yannick sente l'odeur du tabac froid et du café rance.

— Les Moreau s'excitent. Le petit Kevin n'est pas rentré. Chez eux, ça ne se gère pas avec des rapports de gendarmerie, mais avec des barres de fer. Ils savent que le gamin a traîné dans le coin. Ils vont venir retourner ton garage.

Yannick ne cilla pas. L'image du corps enterré dans le bois de la Vierge lui traversa l'esprit. Ce n'était qu'une constatation technique.

— J'ai besoin de cet argent, Yannick. Maintenant. C'est ma seule porte de sortie. Le Sud, le soleil... n'importe où, mais pas ici. Je ne veux pas crever dans ce trou.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, lieutenant. Tout ce que j'ai ici, c'est de la tôle froissée.

Cassel saisit soudainement Yannick par le revers de son bleu. Le geste était désespéré, la force d'un homme qui se noie.

— Le sac, Yannick. On se tire. On laisse ce trou crever en silence. Si je repars les mains vides, je ne pourrai plus te couvrir. Ils arrivent. Je les entends déjà.

Un grondement de moteur plus lourd monta de la départementale. Le pick-up des Moreau s'immobilisa brusquement à l'entrée du chemin, ses phares découpant la brume en tranches opaques. Yannick se dégagea avec une lenteur calculée. Le "Vautour" avait ramassé le butin. Il lui fallait maintenant en assumer le poids face aux chiens.

Sylvain et Franck Moreau descendirent du véhicule, blocs de granit recouverts de vestes de chasse élimées. Sylvain fit un pas en avant, le givre gémissant sous sa semelle.

— On ne va pas y passer la nuit, Yannick, lança l'aîné. On sait ce que tu as ramassé sur la route. Rends-le, et on oublie que t'as essayé de nous entuber.

L'étai était verrouillé. Cassel, la main sur son arme de service, tremblait. Yannick regarda ces hommes, tous prisonniers de la même terre acide. Ils étaient les ombres de ce qui reste quand tout le monde est parti. Il n'y avait aucune issue, aucun Sud, aucun rêve que ce papier taché de sang pourrait acheter.

— L'argent n'est plus là, mentit Yannick.

Le silence tomba, seulement rompu par le vent qui faisait battre une plaque de tôle mal fixée. Franck Moreau saisit un démonte-pneu sur l'établi. Cassel, décomposé, pointa son pistolet vers les frères, puis vers Yannick.

— Donne-le moi, Yannick ! supplia le flic. Je peux dire que je l'ai trouvé ailleurs !

Yannick regarda Cassel, puis Sylvain Moreau. Il vit dans leurs yeux la même détresse abyssale, une fin de race qui cherchait une rédemption dans un sac de sport. Il se tourna vers le fond du garage.

— Il n'y a pas de sortie, lieutenant. Regardez autour de vous. Le brouillard est partout.

Yannick marcha vers le vieux poêle à bois qui ronronnait faiblement dans le coin de l'atelier. Il récupéra le sac sous la dalle de béton dans un mouvement fluide. Les trois hommes se figèrent. Yannick ouvrit la porte en fonte du poêle. Les braises rougeoyaient.

— Qu'est-ce que tu fais ? hurla Cassel.

Yannick ne répondit pas. Il commença à jeter les liasses de billets dans le foyer. Le papier s'enflamma instantanément. L'odeur de l'encre qui brûle s'éleva, âcre, mêlée à celle du gasoil. Les billets claquaient dans le feu, de petites détonations sèches qui dévoraient ses rêves de fuite et la cupidité des autres.

— Arrête ! rugit Sylvain en s'élançant.

Yannick saisit une barre de fer posée contre le mur et la pointa vers l'entrée. Son regard était vide. Il continua de nourrir les flammes jusqu'à ce que le sac soit vide. La chaleur monta brusquement dans la pièce, une fièvre artificielle qui illuminait les visages dévastés.

Moreau s'arrêta, foudroyé par l'absurdité du geste. Cassel s'effondra contre une carrosserie, ses sanglots étouffés par le sifflement du poêle. Yannick referma la porte en fonte. Le silence revint, plus dense, plus définitif.

Dehors, la neige commença à tomber, fine et tranchante. Elle recouvrait les traces de pneus, effaçait les preuves, lissait les haines. Le monde redevenait blanc, un linceul pur pour cette tragédie de boue. Yannick s'assit sur son tabouret de métal. Il ne regarda pas Cassel partir, ni les Moreau remonter dans leur pick-up, vaincus par le néant.

Il resta seul au centre de son royaume de ferraille. La Diagonale du vide portait enfin son nom. Yannick ferma les yeux, écoutant le métal refroidir et le dernier craquement des billets consumés. Il attendit. Il ne savait pas s'il attendait les gendarmes ou simplement que le froid finisse le travail, mais pour la première fois, il n'avait plus besoin de rien.

Chapitre 17

Le Piège de Neige

La départementale 42 n'était plus une route, c'était une cicatrice mal refermée sur le flanc de la montagne. Dans la cabine du Midlum, l'air puait le tabac froid et le gasoil mal brûlé. Yannick faisait corps avec le volant, les mains soudées à la bakélite par une méfiance apprise à l'usine. Dehors, la nuit avait la couleur d'une scorie de fonderie. La neige tombait, granuleuse, s'accumulant comme du sel sur les plaies du bitume. Ce territoire, il l'avait arpenté en bleu de travail quand l'usine tournait encore à plein régime, puis en dépanneur, ramassant les épaves de ceux qui n'avaient pas eu sa vigilance. Aujourd'hui, il était lui-même une sorte de carcasse flottante, portée par le courant d'une culpabilité qu'il refusait de nommer. Le sac d'argent, calé sous le siège passager, pesait plus lourd que le moteur de son camion. C'était son indemnité de licenciement, le solde de tout compte d'une vie de labeur trahie.

Alors qu'il entamait la dernière rampe avant la crête, Yannick sentit une pression familière au creux de l'estomac. Ce n'était pas la peur, c'était l'instinct du gibier qui reconnaît l'odeur du fer. Au loin, une silhouette se découpa dans le halo des projecteurs. Une Peugeot 205 blanche, la carrosserie bouffée par la rouille, était garée de travers, le capot levé comme la gueule ouverte d'un animal crevé. Yannick ralentit. Il garda le moteur tournant, le pied prêt à écraser l'embrayage. Une ombre s'extirpa du fossé. C'était Franck Moreau. Il avançait lentement, les mains dans les poches de sa parka de chasse délavée. Il s'arrêta à quelques mètres de la cabine, faisant signe à Yannick de baisser la vitre. Le froid s'engouffra, une morsure apprise sur les anciens piquets de grève. L'odeur de Franck Moreau était celle de la bête : un mélange de sueur rance et de sang de gibier.

— On n'est pas des citadins, Yannick. On sait que t'as ramassé le gras sur la bête.

La voix de Franck était un râle chargé d'humidité. Il posa une main de deuil sur le rebord de la vitre. Yannick ne répondit pas. Le délégué syndical qu'il avait été cherchait des mots pour négocier ; le charognard qu'il était devenu chercha simplement le levier de vitesse. Dans le miroir rétrograde, il vit Jo, l'aîné, émerger derrière le camion avec une barre à mine.

— La route est bloquée, Franck, dit enfin Yannick. Pousse ta ferraille.

— Tu nous prends pour des cons ? Le sac, Yannick. Les proprios sont pas contents. On sait que tu l'as laissé crever, le gamin dans la bagnole de luxe. T'es des nôtres maintenant. Un vrai vautour.

Ces mots furent un coup de piston dans une culasse sèche. Yannick fixa le regard de Franck. Il ne voyait pas un homme, mais l'obstacle ultime entre lui et une chance de rédemption. Il passa la marche arrière dans un craquement de pignon qui lui déchira le cœur. Le Midlum sursauta. Il écrasa l'accélérateur. Le moteur hurla, crachant un nuage de fumée noire qui voila instantanément la scène. Jo n'eut que le temps de plonger dans le fossé alors que le plateau du dépanneur balayait l'espace. Yannick repassa en première, braqua les roues vers un vieux chemin de débardage, une trouée dans la forêt utilisée autrefois par les bûcherons.

Le camion s'élança dans la pente. Les branches des sapins fouettèrent le pare-brise avec un bruit de parchemin déchiré. Yannick sentait chaque secousse dans ses vertèbres. Le châssis se tordait. "Tiens bon, ma vieille", murmurait-il entre ses dents. Derrière lui, les phares de la 205 s'allumèrent. Les Moreau ne comptaient pas le lâcher. Ils connaissaient aussi la forêt, mais ils n'avaient pas la masse du camion pour forcer le passage. Le Renault plongea de l'avant, le carter manquant de se briser contre un rocher. Yannick verrouilla le différentiel, cherchant l'adhérence dans la boue gelée. Le pneu arrière trouva une racine de chêne, s'y agrippa avec l'énergie du désespoir. Le camion s'arracha de la cuvette dans un fracas de glace.

Il déboucha sur la ligne de crête, là où le vent hurlait si fort que la neige ne s'accumulait jamais, créant des plaques de miroir noir. La visibilité était nulle. Il avançait au jugé, à la mémoire ouvrière du paysage. Soudain, une lueur rouge apparut dans ses miroirs. Ils gagnaient du terrain. Leur véhicule, plus léger, dévorait la distance. Yannick savait ce qu'il y avait devant : le Pont du Diable. Une arche de pierre étroite, interdite depuis dix ans, franchissant une gorge où coulait une rivière d'encre.

Il rétrograda. Le camion ralentit, le moteur hurlant sa protestation. Il éteignit ses phares pour ne plus être qu'une ombre parmi les ombres. Il sentit le changement de texture sous les pneus. Le passage de la terre à la pierre froide. Le pont gémit. Un craquement sourd, profond, monta des entrailles de la maçonnerie. Des fragments de granit tombèrent dans le vide. Le Midlum avança centimètre par centimètre, les roues frôlant le précipice. Yannick sentait les vibrations à travers ses os. C'était le chant du cygne de son monde, le dernier effort d'une machine condamnée.

Il atteignit l'autre rive. Un dernier fracas, plus violent, retentit derrière lui alors que les roues arrière quittaient l'arche. Il s'arrêta et regarda par la vitre arrière. Les phares de la 205 s'immobilisèrent à l'entrée du gouffre. Le pont s'était affaissé, coupant définitivement le lien avec la route de crête. Les Moreau restèrent là, silhouettes impuissantes dans la tempête.

Yannick resta immobile, le moteur tournant au ralenti. La neige continuait de tomber, effaçant patiemment ses traces, l'enfermant chaque minute un peu plus dans son propre piège de givre. Il regarda le sac sur le siège. Il avait réussi. Il était libre. Mais en voyant le vide derrière lui, ce passage qu'il ne pourrait plus jamais retraverser, il comprit que cette liberté avait le goût métallique de l'exil. Il n'était plus un délégué, plus un travailleur, plus rien qu'une ombre errante sur ses propres ruines. Il remit la première et s'enfonça dans l'obscurité des bois. Yannick était devenu une épave qui remorque sa propre vie.

Chapitre 18

L'Ultimatum

Le givre n'était pas une pellicule blanche déposée sur les choses ; c'était un venin incolore qui s'insinuait sous la peau du monde. Dans ce repli oublié de la Meuse, la nuit n'apportait aucun repos, seulement une solidification de la brume qui transformait les hangars en spectres de béton. Yannick se tenait debout au centre de son garage, les mains enfoncées dans les poches d'un bleu de travail maculé de graisses anciennes. L'air qu'il expirait formait des volutes de vapeur qui stagnaient contre le métal du Berliet.

L'atelier empestait le gasoil et la rouille, cette odeur de fin de règne qui sature les poumons là où l'espoir fut délocalisé avec les machines. Le silence était une plaque d'acier que seul un chalumeau aurait pu entamer. Puis, au loin, un craquement. Le broyage méthodique du givre sous des pneus de gros gabarit. Un véhicule montait la côte, sans phares, guidé par l'instinct des prédateurs.

Yannick ne bougea pas. Sa carcasse de quarante-cinq ans, forgée par les piquets de grève et les châssis de camions, semblait fossilisée. Dans son esprit, le sac d'argent pesait plus lourd que tout l'acier environnant. Il savait que dans ce désert, rien ne reste enterré. Les morts se taisent, mais l'absence de vie laisse des traces que seuls les charognards savent lire.

La porte coulissante fut secouée. Un choc massif. Le métal vibra, faisant tinter les clés à pipe au tableau d'outillage. Yannick posa la main sur la lampe torche en aluminium. Il ne l'alluma pas.

— Yannick. Ouvre.

La voix était basse, chargée d'une autorité de terre brûlée. Celle de Sylvain Moreau. Yannick déverrouilla le loquet. La porte fut poussée avec une violence qui manqua de le renverser. Deux silhouettes s'engouffrèrent dans l'atelier, apportant le froid et l'odeur de la cigarette bon marché. Sylvain, l'aîné, et son frère, une bête aux aguets.

Sylvain inspecta le garage d'un regard circulaire. Il caressa le capot de la dépanneuse d'une main gantée.

— Bel outil, Yannick. Robuste. Comme toi. On m'a dit que t'avais fait une sortie l'autre soir. Une berline qui n'était pas d'ici.

Yannick serra la mâchoire. Le mensonge contre les Moreau était un sursis qui se payait en dents cassées.

— J'ai fait mon boulot. J'ai remorqué ce qu'il restait.

— La gendarmerie voit ce que tu lui montres, intervint le cadet. Mais nous, on voit ce qui manque. Un sac.

Le mot s'écrasa dans le silence. Yannick revit le conducteur, ce type en costume s'étouffant avec son propre sang dans le virage du Grand-Chêne. Il n'avait pas appelé les secours. Il avait attendu que le rôle s'éteigne pour s'emparer du sac. Une saisie sur salaire. Une compensation pour les vingt ans que l'usine avait bouffés avant de recracher ses restes.

— Tu joues à quoi ? demanda Sylvain. Tu crois empocher la mise et continuer à changer des plaquettes de freins ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Sylvain soupira. Il fit un signe de tête. Le cadet attrapa une masse de forgeron. Le coup partit. Le réservoir du compresseur hurla sous l'impact. L'acier laissa échapper

un sifflement de bête égorgée.

— Non ! cria Yannick.

Sylvain lui barra la route, une main lourde sur la poitrine. Le cadet passa à l'établi. D'un revers de masse, il balaya les boîtes de rangement, envoyant des centaines de vis s'éparpiller dans la crasse. Puis il s'attaqua au pont élévateur. Les vérins furent frappés jusqu'à ce que l'huile pisse sur le sol, formant une mare noire qui s'étendait vers les bottes de Yannick. Ils ne détruisaient pas du matériel ; ils effaçaient son gagne-pain, le ramenant à ce qu'il était depuis la fermeture de l'usine : un rien.

— C'était ton outil, corrigea Sylvain. Maintenant, c'est de la ferraille. À moins que tu ne te souviennes du sac.

Le cadet s'arrêta devant la dépanneuse. Il leva sa masse.

— Pas le camion, souffla Yannick.

Le pare-brise explosa en mille diamants de misère. Un deuxième coup enfonça le capot, broyant le radiateur. L'odeur sucrée du liquide de refroidissement se mêla à celle de l'huile. Sylvain s'approcha, posant ses doigts calleux sur la joue de Yannick.

— Tu as quarante-huit heures. On a été sympas, on n'a pas touché à la carcasse. La prochaine fois, ce sera pas l'acier qu'on brisera.

Le cadet jeta la masse au sol. Ils se dirigèrent vers la sortie, silhouettes sombres dans la grisaille. Le moteur de leur fourgonnette rugit avant de s'éloigner dans la brume. Yannick resta seul. Il regarda l'huile couler, un filet noir englutissant tout. Il posa sa main sur le flanc de sa machine mutilée. Le métal avait la température exacte de la terre profonde.

L'argent était caché dans la fosse, sous une tôle couverte de vieux pneus. Ce sac n'était pas un linceul pour le mort, mais pour lui-même. Dans ce coin de France où les collines bouchent l'horizon, les départementales sont des impasses. Il n'était plus le Vautour qui ramassait les débris. Il était devenu le débris.

Il s'assit sur un pneu, les coudes sur les genoux. L'ultimatum était gravé dans le silence de l'atelier. Il se redressa, ses genoux émettant un craquement d'os contre os. Il se dirigea vers le fond, sortit un fusil juxtaposé de son étui en toile. Il inséra deux cartouches de gros plomb. Le clic de fermeture fut le seul son honnête de la journée.

Il attendit que l'obscurité dévore le garage. Vers dix-huit heures, le crissement des pneus reprit sur le givre. Yannick éteignit sa lampe. L'obscurité devint une masse d'encre. Il se posta derrière le bloc-moteur d'une carcasse. La porte latérale gémit. Franck Moreau entra le premier, massif, une barre de fer à la main. Le cadet suivait.

— Yannick ? Pose le fusil et donne le sac.

Yannick ne répondit pas. Il laissa le silence travailler. Le cadet braqua une lampe vers la dépanneuse. Le faisceau se fixa sur le sac de nylon qu'il avait posé sur le siège.

— Franck ! Le sac est là !

Ils s'avancèrent. Yannick épaula.

— Le sac est vide, Franck. J'ai tout brûlé dans le poêle. Ce qu'il y a dedans, c'est du journal.

— Tu mens ! hurla le cadet.

Yannick pressa la détente. La détonation déchira le hangar, labourant le flanc de la dépanneuse. La lampe tomba au sol, éclairant le plafond en tournoyant. Le cadet

s'effondra contre une étagère dans un fracas métallique. Franck hurla, une voix de bête blessée.

— Il est mort, Franck. Pour du papier journal.

Yannick fit un pas. Franck sortit de sa cachette, le visage déformé par la rage. Il leva son arme, mais ses mouvements étaient entravés par le poids du vide.

— Tire, Franck. Finissons-en. On est déjà des fantômes qui se battent pour des ombres. Un fait divers entre le prix du bétail et la météo.

Le Lieutenant Cassel apparut dans l'embrasure. Il tenait son Sig Sauer avec une lassitude de trente ans de renoncements.

— Pose ça, Franck. C'est fini.

— Tu viens prendre ta part, Cassel ?

Cassel fit quelques pas, ses bottes craquant sur le verre. Il vit le corps du cadet et le journal qui dépassait du sac. Un soupir de vapeur s'échappa de ses lèvres. Franck pivota brusquement vers le flic. Le Sig Sauer aboya. Une détonation sèche. Franck fut fauché net, l'impact le jetant en arrière avec la brutalité d'un choc frontal.

Le silence retomba. Yannick et Cassel restèrent séparés par quelques mètres de ferraille et trois cadavres de rêves. La lampe au sol s'éteignit.

— Il était où, Yannick ? Le vrai argent.

— Il n'est nulle part, Lieutenant. Il n'a jamais existé.

Yannick prit un bidon d'huile et en répandit le contenu sur le sol, sur le sac, sur les

carcasses. Cassel regardait faire. Yannick craqua une allumette. Le feu prit instantanément, une ligne orange dévorant le cambouis. La chaleur commença à chasser le froid, une chaleur honnête qui purifiait la tragédie.

Yannick se tint devant le brasier. La "saisie sur salaire" était terminée. Il sortit par la porte arrière, vers les champs de ronces. La neige tombait à gros flocons, recouvrant les décombres d'un manteau silencieux. Il commença à marcher vers les collines noires, n'entendant plus que le craquement de ses bottes sur le givre, rythme régulier d'un homme qui n'a plus rien à craindre du matin.

Chapitre 19

Dernier Remorquage : Préparation

Le froid n'était plus une donnée météo. C'était une présence physique, une bête rampante sous les tôles ondulées. Yannick sentait l'humidité lui remonter le long des chevilles, imprégnant son bleu de travail d'une pesanteur poisseuse. Dans l'obscurité de l'atelier, seule une rampe de néons fatiguée grésillait, projetant une lumière blafarde sur les carcasses de métal. Dehors, la brume avait tout avalé : les collines pelées, les squelettes des usines de textile fermées et la départementale qui ne menait plus nulle part. Le monde agonisait dans un râle de givre. Yannick, lui, ne respirait plus que l'odeur du vieux gasoil et de la graisse graphitée.

Il posa ses mains sur l'établi. Le bois était saturé d'huile moteur, noir comme un résidu de combustion interne. Il ne réparait plus. Il détournait. Une goutte de sueur brûla ses yeux malgré le gel. Le sac noir attendait sur le siège de la dépanneuse. Cet argent était sa saisie sur salaire, le dédommagement pour une vie brisée par les délocalisations. Il n'était plus un délégué syndical haranguant des grilles fermées. Il réglait une machine-outil dont les frères Moreau seraient la matière première.

Ses gestes étaient méthodiques. Il desserra le joint du vérin hydraulique du pont élévateur. La Peugeot 406 restait suspendue par une simple promesse de pression, sans cliquets de sécurité. Une ascension arthritique, fragile. Au sol, il ne versa pas de l'essence par dépit, mais par méthode. Il retira les planches de la fosse de vidange, rectangle de ténèbres de deux mètres de profondeur, puis y déversa plusieurs bidons d'huile usagée. Le béton devint une patinoire invisible. Il éparpilla enfin les billets de cinquante euros. Ils flottaient un instant avant de coller à la nappe grasse des hydrocarbures.

Il se retira dans l'ombre du palan, un démonte-pneu en acier à la main. Il attendit.

Le craquement du givre sous les pneus déchira le silence. Pas de phares. Franck et le Petit entrèrent par la porte latérale, l'odeur de la gnôle et de la haine les devançant. Ils ne voyaient rien dans la pénombre, sinon le reflet irisé des billets sous l'unique ampoule nue qui balançait au bout d'un fil.

— Yannick ? gueula Franck. On vient chercher le paquet. Fais pas l'idiot.

Yannick ne répondit pas. Il laissa la cupidité faire le reste. Quand le Petit vit l'argent éparpillé — ces billets qui buvaient l'essence au sol — il se précipita. Le premier pas fut le dernier. Ses bottes glissèrent sur la pellicule d'huile. Il bascula en avant, ses bras battant l'air comme les ailes d'un oiseau blessé. Franck s'élança pour le rattraper, entrant à son tour dans la zone critique, juste sous la masse suspendue.

Yannick actionna la purge du vérin.

Le sifflement de l'huile sous pression fut le seul avertissement. Un cri de métal déchiré suivit. La Peugeot 406 ne tomba pas, elle s'effondra, lourde, inéluctable. Le choc fit trembler le béton. Un séisme miniature souleva une poussière de décennies. Un hurlement fut étouffé sous le fracas de la tôle compressée.

Le Petit était au fond de la fosse, englué dans le cambouis et les débris. Franck, lui, était coincé sous l'aile de la voiture, le bras broyé. Il essaya de sortir son arme, mais Yannick jaillit de l'ombre. Pas de conjonctions. Pas de discours. Le démonte-pneu s'abattit avec un craquement sec. Le revolver glissa dans la flaque d'essence.

— Tu joues à quoi, le Vautour ? râla Franck, le visage noirci par la poussière.

— Je solde les comptes, Franck.

Yannick s'approcha du radiateur d'appoint qui rougeoyait dans un coin. Il renversa un dernier bidon. Le jet de carburant atteignit la résistance. Une boule de feu orange et grasse déchira l'obscurité. Ce n'était pas une explosion, mais un souffle lourd, une dévoration. L'argent brûlait. Les liasses se tordaient dans les flammes, redevenant de la simple cellulose.

Il recula vers la grande porte coulissante. La chaleur lui rappelait les fours de la fonderie, ce monde de feu où il avait jadis possédé une place. Le garage était devenu un crématorium pour ses souvenirs et pour cette thune qui n'avait jamais été une chance.

Dehors, le froid l'accueillit comme une gifle. La neige tombait maintenant avec insistance, recouvrant les routes défoncées, préparant le linceul blanc qui effacerait tout avant l'aube. Yannick monta dans son vieux pick-up. Il mit le contact. Le moteur toussa, hésita, puis s'ébroua.

Dans le rétroviseur, une gerbe d'étincelles monta vers le ciel noir avant d'être étouffée par le blizzard. Il passa la première. Il ne savait pas où il allait, mais il ne serait plus jamais une épave sociale. Le dernier remorquage était achevé. La route devant lui était blanche, vide, infinie.

Chapitre 20

Le Massacre sous le Blizzard

Le vent n'était plus un simple courant d'air, c'était une bête qui griffait les tôles ondulées du garage. À l'intérieur, l'atmosphère stagnait, saturée d'une humidité glaciale qui s'accrochait aux poumons. Yannick sentait l'odeur habituelle : gasoil, graisse rance, limaille de fer. Mais ce soir, un effluve neuf s'y mêlait. Plus âcre. Métallique. La peur.

Yannick était debout près de l'établi, les mains plongées dans une bassine de solvant. Il frottait une pièce de moteur avec une obsession mécanique. Un geste de syndicaliste qui n'a plus d'usine. Un mouvement pour ne pas trembler. Ses articulations hurlaient, rappel constant de vingt ans passés à porter le poids du monde sur des épaules de délégué. L'argent — le sac, la « saisie sur salaire » — était caché sous une dalle de béton, au fond de la fosse de vidange. Il sentait son poids à travers le sol. Des billets de banque faits de plomb.

À deux mètres, le lieutenant Cassel s'affaissait sur un tabouret de bar dont le skaï déchiré vomissait une mousse jaunâtre. Cassel portait son manteau de laine grise, trempé par la neige fondue. Il ressemblait à un épouvantail oublié après la moisson. Ses yeux, bordés de cernes violacés, ne quittaient pas la porte principale. Celle que le vent faisait vibrer dans son cadre de métal tordu. Cassel était l'image de l'État qui a abandonné la zone : usé, gris, vide de conviction.

— Ils vont venir, Yannick.

Sa voix était un râle sec. Le bruit d'une lime sur du bois mort. Yannick ne répondit pas. Il sortit la pièce de la bassine et l'essuya avec un chiffon noir de cambouis.

Dehors, la Diagonale du vide portait bien son nom. Un désert de givre où les villages mouraient loin des regards. Ici, la République n'était plus qu'un tampon sur des avis d'expulsion. La seule autorité qui restait, c'était le froid.

Un vrombissement sourd s'éleva au-dessus des sifflements du blizzard. Un moteur diesel, puissant, mal réglé. Le vieux 4x4 des frères Moreau. Les phares balayèrent la vitre givrée du bureau, projetant des ombres gigantesques sur les murs. Les pylônes de levage ressemblaient à des potences prêtes à l'emploi.

Il n'y eut pas de sommation. Dans la Diagonale, on ne discute pas. On percute.

Le 4x4 enfonça la porte latérale dans un fracas de métal hurlant. Les gonds sautèrent. La neige s'engouffra, créant un tourbillon blanc qui brouilla l'espace. Yannick se jeta derrière l'épave d'une 405 montée sur chandelles. Cassel se plaqua contre le mur de parpaings.

Les frères Moreau sortirent du véhicule avant l'arrêt complet. Deux blocs de viande et de haine en treillis de chasse. Sylvain, l'aîné, tenait un fusil à pompe au canon scié. Une arme de boucher.

— Yannick ! Rends le sac !

Cassel sortit son Sig Sauer. Son geste était lent, presque pathétique.

— Police ! Lâchez vos armes !

L'ordre sonna de manière dérisoire. Un éclair déchira la pénombre. La détonation fit vibrer les tympans de Yannick. La gerbe de plomb percuta le mur à quelques centimètres de Cassel, projetant des éclats de béton.

— La police ? ricana Sylvain. T'es plus rien, Cassel. Juste une charogne.

Cassel tira trois coups de feu. Le premier manqua. Le deuxième atteignit le cadet, Bruno, à l'épaule. L'homme grogna, vacilla, mais ne tomba pas. Yannick comprit que c'était le point de rupture. Il saisit une clé à molette de quarante centimètres. Son dernier ancrage dans le réel avant la panne.

Sylvain avança, ses bottes écrasant les éclats de verre. Cassel profita de l'ouverture pour se redresser, mais ses doigts étaient engourdis par le mors du froid. Son tir partit trop haut, fracassant l'ampoule suspendue. Le garage fut plongé dans une obscurité zébrée par les phares du 4x4.

— Je vais te crever ! rugit Sylvain.

Le fusil tonna une seconde fois. Cassel fut soulevé de terre comme une poupée de chiffon. Les plombs l'avaient cueilli en plein thorax, déchirant la laine et la chair. Il retomba lourdement contre un fût de récupération d'huile. Un gargouillement. Sa retraite anticipée venait de se transformer en un suaire de bitume et de sang.

Yannick était seul. Il se glissa sous la 405, rampant dans la poussière et la limaille. Il voyait les bottes de Sylvain s'approcher.

— Yannick... On sait que t'es là. T'es rien, le Vautour. Juste un ouvrier au chômage qui a cru qu'il pouvait jouer.

Soudain, une main agrippa sa cheville et le tira violemment. Bruno. Malgré sa blessure, il avait rampé dans l'ombre. Son visage était un masque de rage éclairé par les reflets blafards de la neige. Yannick hurla, un cri de bête, et frappa au hasard avec sa clé. Le métal rencontra le genou de Bruno. Bruit de bois sec. Yannick frappa une seconde fois, à la tempe. Bruno s'effondra et glissa dans la fosse de vidange. Un choc sourd. Puis plus rien.

Yannick se releva, s'appuyant contre le montant d'un pont élévateur. Sa cuisse le brûlait. Les plombs l'avaient frôlé. Sylvain Moreau rechargeait son arme. Clic-clac. Le glas mécanique. Le géant s'avavançait, silhouette massive découpée par la tempête.

Yannick regarda le corps de Cassel. Près de sa main inerte, le Sig Sauer brillait. Il se jeta vers l'arme au moment où Sylvain ajustait son tir. Le temps se figea. Les cristaux de givre paraissaient immobiles dans l'air. Yannick saisit la crosse froide. Il n'avait jamais tiré. Mais il avait passé sa vie à viser juste pour ajuster une pièce.

Il fit feu.

Le fusil à pompe tonna en même temps. Yannick fut projeté contre le mur. Sa vision se teinta de noir. À travers le voile, il vit Sylvain s'arrêter net. Le colosse lâcha son arme. Ses mains montèrent à son cou pour arrêter le jet de sang de sa carotide. Il tomba la face la première dans la nappe d'huile visqueuse.

Le silence retomba, troublé par le crépitement d'un court-circuit. Yannick resta immobile, la tête contre le béton. Il respirait par saccades. Il regarda ses mains. Noires de graisse. Rouges de vie.

Il se traîna jusqu'au bord de la fosse. Il descendit les quelques marches de fer. Le froid commençait à engourdir ses membres, un sommeil lourd qui effaçait les dettes. Au fond, l'argent était là, sous lui. Inutile. Une dalle funéraire en papier.

L'indemnité était versée, mais il n'y avait plus personne pour la dépenser. Le monde se réduisait à cette géographie de l'immédiat : le relent de ferraille, le poids de la clé de trente-deux, et ce suaire de givre industriel qui entrait par la porte béante.

Yannick posa sa tête sur le sac. Il ne pensait plus à l'usine, ni à sa femme partie, ni à l'injustice. Il n'y avait plus que la panne définitive. Le dernier néon au plafond grésilla, une ultime convulsion lumineuse, avant de s'éteindre.

Le blizzard s'engouffra avec une autorité tranquille, recouvrant les machines, les morts et l'argent. La Diagonale du vide reprenait ses droits. Bientôt, il ne resterait qu'une bosse blanche dans l'immensité du désert d'hiver. Le silence était total. La terre était de nouveau déserte.

Chapitre 21

L'Horizon Bouché

Le froid s'insinuait sous le bleu de travail, entre la peau et la fibre rugueuse du coton, pour mordre les articulations. Yannick restait immobile, assis sur un tabouret de fer dont le vernis s'écaillait en plaques sèches. Dans l'atelier, l'obscurité découpée par la lueur blafarde d'un tube néon grésillait au plafond, une agonie électrique jetant des ombres nerveuses sur les parois de tôle ondulée.

Le sac reposait sur l'établi, entre une clé à molette de trente-deux et un bidon de liquide de refroidissement à moitié vide. Sa présence dans ce sanctuaire de cambouis et de métal froid constituait une aberration. Il jurait avec l'ordre immuable des outils, avec cette odeur de gasoil et de graisse figée. Ce sac était l'anomalie. Le corps étranger qui faisait dérailler la machine.

Yannick posa sa main sur la toile. Ses doigts étaient noirs, la crasse logée si profondément sous les ongles que plus aucun savon n'en viendrait à bout. Il sentit le relief des liasses. Des briques de papier. Des rectangles de certitude. Il se souvenait du poids du sac quand il l'avait extrait de l'habitacle broyé, là-bas, sur la départementale 943. Un poids mort. Le poids d'un homme qu'on n'avait pas voulu sauver.

Dehors, le monde s'effaçait. La neige, lourde et chargée d'humidité, tombait avec une régularité de métronome. Elle ne décorait pas les collines ; elle recouvrait les carcasses de voitures jonchant le terrain vague, lissait les ornières des chemins de terre, étouffait les derniers bruits d'une civilisation en fin de droits. Une bâche de silence blanc posée sur une carcasse de béton.

Yannick se leva. Ses genoux craquèrent. Il fit quelques pas vers la vitre encrassée par des décennies de fumées d'échappement. Il n'y vit que son propre reflet : quarante-cinq ans, les traits tirés, les yeux enfoncés dans des orbites sombres, la mâchoire serrée par une habitude de silence. Derrière son reflet, la masse sombre de l'ancienne usine de mécanique de précision se dressait. Un squelette d'acier et de verre brisé. Vingt ans de sa vie. Le syndicat, la force du collectif, la dignité du travail bien fait. Aujourd'hui, l'usine n'était plus qu'un repaire de courants d'air et de rats, un monument à la délocalisation.

Il se tourna vers le sac.

« Une saisie sur salaire. » Le mot servait à faire taire la petite voix, celle qui lui montrait le visage du conducteur. Cet homme dont le souffle court s'était arrêté dans le bruit d'un soufflet percé alors que Yannick refermait le coffre. Ce n'était pas du vol. C'était un ajustement comptable. La société lui devait les années de mépris, les fins de mois à compter les centimes, la solitude installée dans sa maison après le départ de sa femme. La pauvreté use l'amour comme le sable use les engrenages.

Il ouvrit la fermeture Éclair. Le métal déchira le silence. À l'intérieur, les liasses de cinquante euros étaient serrées les unes contre les autres. Il en sortit une. Le papier craquait. Il ne sentait pas la sueur, mais l'encre fraîche et le coffre-fort. Une odeur de bureau et de climatisation.

Sous la lampe, les hologrammes scintillèrent. De l'argent pour acheter n'importe quoi. Une voiture neuve. Un appartement dans le Sud, loin de cette terre de boue. Une nouvelle vie, sans cette odeur de vieille huile collée aux pores.

Mais alors qu'il tenait cette fortune, un vertige le prit. Il regarda son garage. Son établi. Ses outils rangés par taille. L'argent était là, mais l'horizon restait bouché. Pour partir, il aurait fallu une route, et les routes étaient impraticables. Pour partir, il aurait fallu un but. Yannick réalisa qu'il ne savait plus où aller. On ne déracine pas un

chêne mort ; on le laisse pourrir sur place.

Soudain, un bruit de moteur déchira le silence. Lointain, mais distinct. Un diesel mal réglé montant en régime dans la côte de la Croix-Noire. Yannick se figea. Le bruit se rapprocha. Ce n'était pas la gendarmerie. Ce n'était pas non plus le 4x4 de Cassel. C'était un utilitaire lourdement chargé. Les Moreau.

Yannick sentit une goutte de sueur froide couler le long de sa colonne vertébrale. Les Moreau ne cherchaient pas la justice. Ils savaient que si une voiture sortait de la route, Yannick serait le premier sur les lieux. Loi immuable de la mécanique : tout ce qui tombe finit par atterrir dans les mains du Vautour.

Il referma le sac. Ses mouvements étaient saccadés. Le sac ne contenait plus de l'argent, il contenait le poids de son crime. Le silence de l'homme mort.

Le moteur coupa. Le silence suivant fut plus terrifiant que le vacarme du diesel. Yannick éteignit le néon. L'atelier plongea dans une obscurité épaisse. Seule la lueur extérieure, filtrée par la neige, apportait une clarté bleutée.

Il se tassa derrière la carcasse d'une Peugeot 406. L'odeur de l'acier froid et du plastique brûlé lui monta aux narines. Il serra le sac contre sa poitrine. Un boulet. Une chaîne invisible le liant à ce garage, à cette terre ingrate.

Des pas sur le givre. Le craquement était net. Plusieurs hommes. Ils ne se cachaient pas.

— Yannick ? cria une voix rauque. Je sais que t'es là. Sors de là, on a juste besoin de discuter.

On ne discute pas avec les Moreau. On paye, ou on disparaît. Yannick ne répondit pas. Il se sentait ridicule, accroupi dans la poussière avec un sac rempli de millions au

milieu d'un cimetière de voitures. L'argent n'était qu'un appât. Le piège se refermait avec la force d'une presse hydraulique.

Dehors, le vent fit gémir les plaques de tôle du toit. Un sifflement sinistre. Le choix avait été fait au moment où la portière du conducteur s'était refermée. On ne revient pas en arrière quand on a franchi le Styx en bleu de travail.

La porte de l'atelier trembla. Le loquet de fer gémit.

— Allez, Yannick, ouvre ! On voudrait pas que tu gèles sur place.

Yannick ferma les yeux. Dans l'obscurité de ses paupières, il revit la route, le virage, la voiture retournée comme un scarabée agonisant. L'horizon n'était pas bouché par la neige. Il était bouché par lui-même.

Un deuxième coup fit sauter une vis de la charnière. Un filet de lumière lunaire se glissa par l'entrebâillement. Yannick se redressa. Sa décision était prise par fatalisme. Si la fin devait arriver, elle se ferait ici, parmi ses outils.

Il posa le sac sur l'établi. Il attrapa l'acier froid d'une barre à mine.

La porte céda dans un fracas de bois mort. Le froid s'engouffra, emportant des tourbillons de flocons blancs. Trois silhouettes se découpèrent contre le blanc extérieur. Des ombres massives en parkas sombres. Les prédateurs entraient.

— Enfin, Yannick, dit l'aîné Moreau en avançant, ses bottes crissant sur le ciment. On commençait à croire que t'étais pas accueillant.

Yannick ne dit rien. Il fixait le vide. Même s'il les tuait, même s'il s'échappait, il emporterait cette nuit. Elle était devenue sa peau.

L'argent brillait faiblement dans le sac ouvert. Un trésor de papier dans un monde où seules comptaient la force brute et la chaleur du sang versé. Yannick serra la barre à mine. Plus de peur. Juste une immense lassitude. Celle de l'homme qui a brûlé le pont derrière lui.

Il fit un pas en avant. Les Moreau s'arrêtèrent. Ils virent l'homme, le sac, l'arme. Le premier des Moreau ricana.

— Tu crois vraiment que tu vas t'en sortir avec ça ?

Yannick ne répondit pas. Les mots étaient aussi inutiles que les billets de banque. Tout se résumait désormais à la physique : le poids, la force, le froid.

Le ricanement de l'aîné Moreau s'éteignit. Pascal fit un pas de plus. Ses bottes maculées de boue marquèrent le ciment. Yannick sentit le froid remonter de ses pieds, un froid minéral traversant ses semelles usées pour s'attaquer aux os. Il n'était plus un homme ; il était le prolongement d'un outil.

Luc Moreau s'écarta vers la gauche. Sylvain resta en retrait, bloquant la porte.

— On prend le sac, Yannick, dit Pascal. On prend le sac et on oublie que t'as essayé de jouer les malins. On te laisse ton garage et tes épaves. C'est un bon deal.

Yannick regarda son royaume. Les étagères ployaient sous les alternateurs et les courroies craquelées. Des reliques d'une époque où l'on réparait les choses. S'il donnait le sac, il redevenait l'homme qui ramasse les morceaux. S'il le gardait, il était le maître de sa propre chute.

— Il n'y a pas de deal, Pascal.

L'aîné Moreau fronça les sourcils. Il ne voyait qu'un dépanneur à bout de souffle

s'accrochant à une barre de fer.

— Tu vas mourir pour du papier ?

— Je suis déjà mort, répondit Yannick. C'est ça que vous ne comprenez pas.

Il se positionna. La 406 servait de bouclier. L'odeur de l'essence et de l'huile brûlée montait aux narines. Luc Moreau lâcha un grognement et se jeta vers le sac. Yannick vit le mouvement. Une mécanique prévisible. Luc chargea, bras ballants. Yannick pivota.

Le métal rencontra le tibia de Luc avec un bruit de bois sec. Un cri inhumain déchira le silence. Luc s'effondra, se tenant la jambe. L'os perçait le velours.

— Petit con ! hurla Pascal.

Il sortit un couteau de chasse. Sylvain se précipita. Yannick ne recula pas. Pascal plongea, la lame en avant. Yannick esquiva. L'acier frôla le coton. Il frappa à nouveau. Sylvain le percuta, le projetant contre l'aile de la voiture. Yannick utilisa l'inertie pour envoyer un coup de coude. Un nez craqua.

Dehors, la neige griffait les parois du garage. Le monde se réduisait à ce béton, à cette lumière vacillante et à l'odeur du sang dominant celle du gasoil.

— Tu vas crever pour rien, cracha Pascal. Regarde-toi. T'es une épave.

Yannick sourit. Une grimace de mort.

— On est tous des épaves, Pascal. On est les déchets de la République.

Le silence retomba, troublé par les gémissements de Luc. Les prédateurs hésitaient

face à cette proie qui attendait la fin. Soudain, un bruit de moteur s'éleva. Un véhicule peinait dans la côte. Une lueur bleue balaya le brouillard.

Le Lieutenant Cassel.

Les frères Moreau se figèrent. Yannick ne bougea pas. Il n'avait jamais voulu l'argent pour partir. Il l'avait pris pour avoir une fin qui ne soit pas simplement la fatigue.

— Le rideau tombe, Pascal. On fait quoi ?

Pascal Moreau resserra sa prise sur son couteau. Cassel gara sa voiture. Le bruit des bottes sur le givre fut lent, administratif. Il entra dans l'atelier, sa lampe torche balayant les visages.

— C'est une belle merde que vous nous avez faite là, commença Cassel. Sa voix était éraillée. On dirait un tableau de maître, si le maître était un boucher alcoolique.

Cassel ne sortit pas son arme. Il regarda Luc, effondré sur le sac.

— Donne-moi le sac, Cassel, dit Pascal. On s'en va. Tu prends ta part, tu te casses dans le Sud. Personne n'en saura rien.

Cassel laissa échapper un rire sec.

— Tu crois encore aux contes de fées ? Cet argent est marqué par le sang. Si je le prends, je reste ici à regarder par-dessus mon épaule jusqu'à ce que mon cœur lâche.

Le vent battit une plaque de tôle sur le toit. Un son de coup de feu. Pascal chargea. Cassel utilisa sa torche comme une matraque. Le choc produisit un son mat. Les deux hommes roulèrent au sol. Un coup de feu partit, se perdant dans un moteur.

Yannick intervint. Il saisit Pascal par le col et le projeta contre la dépanneuse.

— Ça suffit ! hurla-t-il.

Cassel haletait au sol, son uniforme couvert de graisse noire.

— On ne peut pas gagner, Yannick, souffla-t-il. Même si on garde le sac. La neige va tout recouvrir. On est dans l'angle mort du monde.

Yannick s'approcha du sac. Il écarta la main de Luc. Il ouvrit la fermeture. Les liasses étaient là. Des milliers de vies de travail manuel représentées par de la cellulose. Il plongea la main dans le sac et commença à éparpiller les billets sur le sol.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Cassel.

— Je solde les comptes. L'indemnité de départ.

Les billets voltigeaient, se collant sur les taches d'huile et le visage du mort. Une pluie absurde.

— Cet argent ne peut pas sortir d'ici, Cassel. Si on le prend, on devient les gestionnaires de notre déchéance.

Yannick retourna vers son établi. Il prit un bidon de pétrole et en répandit le contenu sur les liasses, le sac, les chiffons gras. L'odeur âcre remplit l'espace.

— Sortez, dit-il. Le dépannage est terminé.

Cassel ramassa son arme et traîna Pascal dehors. Yannick resta seul. Il prit son vieux Zippo. Il fit jouer la molette. Une petite flamme vacilla. Il lâcha le briquet.

Le pétrole s'embrasa. Le papier se consuma avec un sifflement. La fumée noire monta vers les poutres. Yannick s'assit sur un vieux pneu. Il regarda le feu danser. La chaleur lui picotait le visage, chassant le froid.

Le toit commença à s'affaisser. Les vitres volaient en éclats. Yannick imaginait la scène vue du ciel : un point rougeoyant au milieu d'un océan de blanc. Une verrue incandescente dans le vide.

Le toit s'effondra soudain dans un dernier gémissement. Une masse de tôle et de neige fondue s'abattit sur le centre du garage, ensevelissant le sac et la dépanneuse. Yannick ferma les yeux.

La neige recommença à tenir sur le fer calciné.

FIN

Merci d'avoir lu "Brouillard de Nuit"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)